

Christian Heinrich 2015



# CONCOURS DE NOUVELLES 2016

mission  
laïque  
française

osui

# Sommaire

## LANGUE FRANCAISE

<b>Catégorie CM1/CM2/6<sup>e</sup></b> .....	<b>3</b>
Le Quetzalnew Art.....	5
Le Dragon du Mont Fuji .....	11
Il neige dans le désert.....	13
<b>Catégorie 5<sup>e</sup>/4<sup>e</sup>/3<sup>e</sup></b> .....	<b>15</b>
Les révélations de la sagesse .....	17
9606 signes d'espoir .....	21
La beauté d'un combat .....	27
<b>Catégorie Lycée</b> .....	<b>35</b>
Libres comme le vent.....	37
Lettre à un fils.....	43
L'éponge.....	49
Milena .....	63

## LANGUE ARABE

وطني بلا حدود.....	69
--------------------	----

# CONCOURS EN LANGUE FRANCAISE

Catégorie CM1/CM2/6<sup>e</sup>



« Voici une image qui suggère un moment d'une histoire. À vous de raconter cette histoire.  
Vous êtes libre d'inclure la scène de l'image à n'importe quel moment de la narration. »

# 1<sup>er</sup> prix

## Catégorie > CM1/CM2/6<sup>e</sup>

### **Inès Pouliquen**

Classe de 6<sup>e</sup>

Lycée français de Stavanger (Norvège)

## **Le Quetzalnew Art...**

L'histoire que je vais vous raconter est étonnante, incroyable, féérique mais pourtant véridique. Elle nous emmène à Stavanger, sur le mur en brique d'une usine désaffectée, au coin de la rue Skjeringen, située dans un quartier en marge du centre-ville. Sur la façade dudit mur figure un tag qui représente un animal fantastique aux allures de dragon paré de plumes panachées aux teintes vertes, rouges et orangées. Qui en est l'auteur ? Le mystère plane encore aujourd'hui parmi les habitants de la ville. Des artistes ont fait des recherches sur le motif et ils ont conclu que ce dessin ressemblait à un dieu qui se nomme le « Quetzalcóatl ». Cet animal symbolise la fertilité, l'habileté, l'astuce et le savoir ésotérique dans les civilisations précolombiennes. Son apparence s'inspire d'un très bel oiseau qu'on rencontre en Amérique Latine et qui s'appelle le « Quetzal ».

Malheureusement, la municipalité n'appréciait pas ce tag et elle souhaitait qu'on s'en débarrasse. Selon elle, le motif était bien trop voyant, et tous les habitants s'accordaient à dire qu'il n'était pas très décoratif et qu'il faisait peur aux enfants et rebutait les touristes.

De plus, une légende urbaine laissait entendre que l'édifice laissé à l'abandon sur lequel était tagué ce serpent à plumes était habité par un vieil homme sorcier. On disait même que c'était un ancêtre des Mayas et qu'il agissait selon les préceptes des Dieux. Enfin, il paraissait que toute fresque murale pouvait prendre vie un jour ou l'autre sous sa volonté.

Par conséquent, le maire, Monsieur Jansen, voulant se débarrasser de ce motif disgracieux, décida de sélectionner les meilleurs nettoyeurs de tag de la contrée du

Rogaland et il leur promit une récompense de taille s'ils arrivaient à nettoyer ce dessin. Deux nettoyeurs, champions du mondial de nettoyage de tag, furent sélectionnés. Le premier s'appelait Grocostaud et le deuxième Malinx. Les professionnels n'avaient que faire de ce qu'on pouvait bien raconter sur la maison et le sorcier. Ils étaient là pour faire leur travail.

Ils se décidèrent à attaquer l'ouvrage un matin d'octobre. Mais ils eurent beau frotter, rincer, nettoyer, re-rincer, effacer, le tag ne disparaissait pas ! Et ils eurent même l'impression qu'il devenait encore plus réaliste ! La peur commençait à s'emparer d'eux. L'histoire du sorcier était-elle vraie ?

Apeurés par la tournure que prenaient les événements, ils allèrent de ce pas demander au maire s'ils pouvaient abandonner leur tâche. Mais celui-ci leur répondit aussi sec qu'il n'en était pas question et les traita de couards et d'incapables.

Les deux acolytes, équipés d'une combinaison blanche résistant à tout type de détergent s'attelèrent donc à nettoyer cette fresque sans relâche à l'aide d'un tuyau à longue portée. Le tag commençait à s'effacer. Grocostaud était tellement content de ce prodige qu'il ne vit même pas un peu plus loin sur un petit pont, un homme avec une casquette qui avait l'air de s'énerver en brandissant son poing. C'est alors que Malinx dit en tremblant à Grocostaud qui regardait le tag : « Surtout ne te retourne pas ! »

Semblable à l'épisode mythologique d'Orphée aux Enfers, la curiosité de Grocostaud prit le pas sur la mise en garde. Il se retourna et vit le tag qui commençait à s'animer en bougeant la tête dans un premier temps. Puis, dans un second temps, le mur se mit à trembler, les briques commencèrent à tomber par terre, et le tag prit vie ! Il ouvrit la bouche en montrant ses inquiétantes dents crochues. Les nettoyeurs étaient tétanisés. Il faut dire que le tag n'avait pas l'air très amical !

Cependant, Grocostaud se ressaisit et tout en regagnant son sang-froid, il empoigna le tuyau et l'aspergea de produit toxique. Cette fois-ci, le monstre cria de douleur et se figea. C'est alors qu'une voix caverneuse s'éleva dans les airs et s'exclama :

« Arrêtez ! Cela doit cesser, de grâce ! J'ai enduré tellement de souffrances que je mérite ma délivrance ! »

Sur ces mots, le tag s’humanisa et versa de chaudes larmes. Grocostaud et Malinx parurent perturbés. Peut-être que le tag avait bon fond ? Grocostaud restait sur ses gardes malgré tout et il se disait que toute cette mascarade n’était peut-être qu’un piège.

C’est alors que le tag se mit à leur raconter son histoire et supplia les nettoyeurs de ne partir qu’à la fin de son récit. Ces derniers se sentirent obligés d’accepter la requête de ce monstre imposant.

« Il y a fort longtemps, habitait ici un sorcier. Il pratiquait surtout la magie noire et avait pour fidèle compagnie celle d’un chien à dix têtes. Cet homme n’avait pas belle allure et la vieillesse se lisait clairement sur son visage buriné. Soucieux de son apparence et prêt à tout pour pallier ses signes de déclin physique, il mit au point une potion magique, son eau de jouvence. L’ingrédient principal de cette potion était des âmes de personnes vivantes ! Quand quelqu’un passait à côté de sa maison, il récitait une formule magique qui l’attirait. Et ces malheureuses personnes disparaissaient. Je suis l’une d’entre elles.

Les nettoyeurs observèrent un moment de silence, ils demeuraient surpris par ce récit. Puis, Malinx prit la parole car une question le taraudait :

- Pourquoi êtes-vous transformé en tag ?, lui demanda-t-il curieusement.
- C’est très simple, le sorcier avait amassé tellement d’âmes, que, ne sachant plus où les mettre, il les condensa dans des bombes de peinture. Ainsi, il était prêt à les asperger à tout moment pour les récupérer en cas de besoin.

Les nettoyeurs réalisèrent donc que c’était le sorcier qui avait tagué le Quetzal et que la légende urbaine était vraie.

- Sauvez-moi, faites que je retrouve une apparence humaine, je voudrais tant revoir ma famille, jouer avec mes amis, courir, me promener, rire... Allez trouver le sorcier, sans lui dire pourquoi vous êtes venus à lui. Il habite une maison qui se trouve dans « Le kartiéfou ». Vous vous ferez passer pour des journalistes qui veulent s’enquérir de ses travaux en astrologie. Vous lui demanderez de visiter son laboratoire. Surtout, mettez des bouchons dans vos oreilles pour ne pas entendre sa formule magique capable de prendre vos âmes. Vous verrez sûrement d’autres potions, mais n’y touchez pas ! Vous essayerez seulement de lui voler le flacon “Reprendre vie”. »

Malinx et Grocostaud eurent des frissons dans le dos. Comme par magie, des bouchons apparurent devant les nettoyeurs et le tag s'immobilisa. Les deux acolytes furent très étonnés de cette rencontre avec ce dessin animé ! Ils se demandèrent même s'ils n'avaient pas rêvé !

Le lendemain, les prétendus journalistes allèrent chez le sorcier. Il faisait froid, et il pleuvait. Ils sonnèrent, se présentèrent et le sorcier les invita à rentrer chez lui. Pendant que Malinx lui posait des questions, Grocostaud passait au crible la maison. À part les araignées et la chauve-souris qui pendaient au plafond, la maison semblait être tout à fait banale. À la fin de l'entretien, Malinx eut le courage de lui demander s'ils pouvaient visiter son laboratoire. Après un long moment de silence, témoin de sa gêne, le sorcier finit par accepter la requête.

Les nettoyeurs entrèrent dans cette pièce sans oublier de mettre leurs bouchons d'oreilles. Tout d'un coup, le sorcier pointa son doigt vers eux en prononçant des paroles magiques. À ce moment-là, Grocostaud se dit que c'était sûrement la formule magique qui servait à prendre les âmes et qu'il ne craignait rien car ils étaient munis de leurs bouchons !

Le sorcier ne comprenait pas pourquoi sa formule avait échoué ! Pendant ce temps, alors que les nettoyeurs regardaient les potions, Grocostaud cria qu'il avait trouvé ladite potion. C'est alors que le sorcier se retourna, et prononça ces quelques mots :

« Qu'as-tu donc trouvé, jeune homme ?

– J'ai trouvé la potion : "Avoir des muscles", elle m'intéresse beaucoup car je participe souvent à des concours d'haltérophilie.

– « Ah !, vous êtes quand même curieux dans votre genre tous les deux ! »

Malinx profita de ce moment pour voler la potion « Reprendre vie ». Puis le sorcier, intrigué, renvoya les nettoyeurs qui crurent voir de la fumée sortir de ses oreilles.

Grocostaud et Malinx coururent dans les rues à la rencontre du tag. Mais, quand ils arrivèrent devant son mur, ils demeurèrent étonnés car il ne bougeait plus ! Grocostaud se souvint alors qu'il ne s'animait que quand on essayait de l'effacer ! Il commença donc par lui nettoyer la queue. Tout d'un coup, le graphisme sursauta de peur ! Il dormait et les deux compères l'avait réveillé. Mais quelle ne fut pas sa joie quand il aperçut la potion.

C'est alors que le tag but le philtre tout en récitant une formule :

*« Moi qui me nomme Thomas,  
Depuis des lustres, je demeure las,  
Sauvez-moi ! »*

Un orage éclata et des éclairs illuminèrent le ciel. Une nuée bleue vola autour des nettoyeurs qui en déduisirent que c'était sûrement l'âme du tag. Puis, un épais brouillard s'installa. Les deux hommes crurent reconnaître le visage de l'homme à la casquette, celui là-même qui brandissait son point quelques jours plus tôt. Il les fusillait du regard. Quelques minutes passèrent, la brume se dissipa, et un garçon d'à peine 13 ans apparut. Il remercia chaleureusement les deux nettoyeurs de l'avoir libéré ainsi que les milliers d'âmes prisonnières. Quant au sorcier, il mourut à plus de 3061 ans.

Ainsi, pour commémorer cet heureux évènement, la ville de Stavanger mit en place un festival d'Art Graphique : le « Quetzalnew Art », qui attire encore aujourd'hui chaque année de très nombreux touristes du monde entier.



## 2<sup>e</sup> prix Catégorie > CM1/CM2/6<sup>e</sup>

**Elisa Sauvaire-Brochot**

Classe de 6<sup>e</sup>

Collège du Jardin des Plantes, Poitiers (France)

### **Le Dragon du Mont Fuji**

Le Mont Fuji, le plus haut sommet du Japon, est là devant une grande, immense mer de verdure. On aurait presque envie de plonger à l'intérieur.

Et c'était ici que Maturo, un jeune artiste, se réfugiait pour être seul, loin de la ville, loin des gens. Il montait au sommet de cette grande montagne et peignait, surtout des dragons – c'était sa passion. Tous les élèves de son lycée le trouvaient étrange... Il n'avait pas d'amis, il restait seul mais il était bien comme ça ; au moins, il pouvait se concentrer sur ses peintures.

Un jour où il était sur le Mont, il leva la tête pour contempler un magnifique coucher de soleil de fin d'après-midi ; mais soudain tout s'assombrit. Il vit alors des griffes, des écailles et des dents apparaître dans les nuages noirs ! Il eut peur et descendit la grande pente à toute vitesse.

Quand il arriva enfin chez lui, il se sentit en sécurité ; l'air sentait les épices : son père avait dû encore faire des merveilles dans sa cuisine. Il monta dans sa chambre et il eut une idée. Il sortit au beau milieu de la nuit, il faisait bon, il n'y avait pas un chat... Il vérifia qu'il n'y avait pas de dragon dans le ciel, mais non, le ciel était si clair que l'on voyait toutes les étoiles. Il alla sur la place principale de son petit village à côté de Tokyo, et sur un mur un petit peu à l'écart il dessina le dragon qu'il avait vu auparavant. Il retourna chez lui sans aucun bruit et se coucha le cœur léger.

Le lendemain matin, les mains pleines de sacs de riz, comme il rentrait du marché et passait sur un petit pont en face de la place du village, il vit des personnes vêtues de jaune nettoyer le mur où était dessiné son dragon... Il mit un certain temps

à comprendre, mais ce qui lui mit la puce à l'oreille, ce fut quand il vit sa bombe de peinture posée sur un coin du trottoir. Il pensa :

« Ils sont en train d'enlever mon dragon ?... Je ne vais pas les laisser faire ! »

Et alors il ferma les yeux et appela son dragon de toutes ses forces. Quand il rouvrit les yeux, il vit son dragon s'enfuir dans les airs et disparaître dans le ciel.

C'est depuis cette histoire que l'on raconte que des dragons volent au-dessus de Tokyo... Et il n'y a pas que Maturo qui en ait vu !

## 3<sup>e</sup> prix Catégorie > CM1/CM2/6<sup>e</sup>

**Ali Jamaï**

Classe de CM2

Ecole OSUI Paul Pascon de Laâyoune (Maroc)

### **Il neige dans le désert**

Salut, je m'appelle Ali, j'ai quatorze ans, j'habite avec ma famille, à Laâyoune, une région désertique. Nous sommes dimanche matin 24 juillet 2017 ; il fait chaud, si chaud qu'on fond comme de la glace, mais ça ne dure pas longtemps. En une seconde, il fait de plus en plus froid, « il fait un froid de canard ! ». La météo nous informe alors que la ville sera recouverte de neige à cause de l'agrandissement du trou noir. Ce dernier provoque en effet un changement climatique. Qui incriminer ?

Le lendemain, il y a des tempêtes de pluie et des tourbillons de sable, « c'est du jamais vu ! ».

Une minute... deux minutes s'écoulent... puis rien, ... silence. Les catastrophes naturelles s'arrêtent, c'est le calme absolu. Puis soudain, un flocon, deux flocons... trois... quatre... cinq... six... et toute la ville est recouverte de neige, oui, énormément de neige, tout le monde répète : « il neige ! Il neige ! ».

Laâyoune est gaie et joyeuse, tout le monde est heureux ; la ville danse de joie. Pour cette occasion exceptionnelle la ville organise des fêtes et des festivals à gogo. Les enfants se jettent des boules de neige, on entend « vlim... vlam...ah ! ah !... ouais ! », des éclats de rire. On voit de gigantesques sourires se dessiner sur les visages des enfants. Des heures après Laâyoune est toute gelée.

Tous les tuyaux de notre maison sont bouchés par la glace ; maman appelle alors le plombier et le nettoyeur. Je vois par la fenêtre un graffeur qui dessine sur le mur du garage. Quand ce dernier aperçoit le plombier et le nettoyeur approcher, il s'enfuit et court vite vers le pont d'à-côté.

Soudain, « oh mon dieu !! » un énorme dragon surgit du mur. Toute la ville est terrorisée par sa présence. Ses deux grands yeux rouges, surplombés par deux gigantesques oreilles remplies d'épines, une longue langue pleine de zigzags crachant une mousse blanche glaciale, et une queue piquante qui bouscule tout ce qu'elle trouve sur son chemin, effraient les habitants de la ville.

Incroyable !!... D'abord de la neige, puis un énorme dragon... Du jamais vu !!! C'est l'apocalypse !!!

Au Pôle Nord, les habitants ont un problème similaire, avec un dragon cracheur de feu. Pour résoudre leur problème, les habitants du Pôle Nord et de Laâyoune se mettent d'accord pour envoyer leur dragon vers le centre, à l'équateur, afin que chacun des deux reprennent leur direction normale. Les habitants du désert et ceux du Pôle Nord retrouvent un semblant de quiétude. Les coupables et responsables de ce changement climatique semblent avoir été trouvés. Mais cette accalmie est de courte durée... Hélas tout ne rentre pas dans l'ordre ! La vraie raison des perturbations climatiques semble ailleurs : elle est liée à l'élargissement du trou noir causé par la pollution atmosphérique.

Notre seul espoir, c'est que tout le monde respecte notre planète bleue, en vivant bio et en éliminant toute source de pollution : déchets, gaz industriel toxique, destruction des forêts, pollution des cours d'eau et des océans... Ne cherchons plus de dragon, agissons !!

# CONCOURS EN LANGUE FRANÇAISE

Catégorie 5<sup>e</sup>/4<sup>e</sup>/3<sup>e</sup>



*« Il faut toujours viser la lune car même en cas d'échec on atterrit dans les étoiles »*

*Oscar Wilde, Le portrait de Dorian Gray*

1<sup>er</sup> prix

Catégorie > 5<sup>e</sup>/4<sup>e</sup>/3<sup>e</sup>

**Cyane Dewaleyne**

Classe de 5<sup>e</sup>

Grand Lycée Franco-Libanais de Beyrouth (Liban)

## Les révélations de la sagesse

C'était il y a bien longtemps, dans un petit couvent au Tibet, que se passe notre histoire. Zein est un jeune moine qui apprend le zen auprès de son maître Yin. Maître Yin avait atteint la sagesse et l'enseignait.

Un beau jour de printemps, le jeune moine Zein continuait son apprentissage avec son maître Yin. Ils étaient assis là, tous deux, près d'une source aux mille éclats, qui ruisselait mélodiquement. Le sage dit alors à son apprenti : « Vois-tu, Zein, le lotus naît d'une flamme, pousse d'une fleur et surplombe l'eau. Pourtant, il a tressé un fil de sagesse qui le relie à la terre pour garder les vibrations du sol. Le jour où il sortira de l'eau, il aura appris la sagesse, s'épanouira à la lumière. »

Zein s'écria : « Je veux devenir sage comme vous, Maître ! ».

– Patience, patience, mon cher apprenti, un jour viendra où tu sortiras de l'eau. Tu n'as pas encore construit ton fil.

Zein reprit : « Je veux devenir lotus ».

– Apprends à humer les parfums.

Durant les nombreuses journées qui suivirent, le jeune enfant tentait d'être lotus : il s'installa sur un petit radeau de bois, accroché par une corde à une pierre au plus profond du lac. Et il demeurait ainsi, puisant la lumière du soleil comme le lotus. Comme le lotus, il essayait de flotter. Chaque jour il enlevait un rondin de son radeau. Plus il en retirait, plus il gardait l'équilibre de son corps et le maîtrisait. Mais pour Zein cela ne suffit pas. Il voulait flotter comme cette fleur magnifique. Jusqu'au jour

où il ne resta plus un rondin sur le lac. Il plongea, pensant pouvoir flotter, mais il ne réussit qu'à mouiller son habit rouge. Sortant de l'eau, trempé, la déception, la tristesse et la colère l'envahirent. Il déclara alors à son maître : « J'ai échoué ».

– Patience, patience, répondit Yin, un sourire au coin des lèvres.

Les jours passèrent, et de nouveau, le maître et son jeune apprenti se retrouvèrent assis au bord du ruisseau de mille écailles d'or, parmi les fleurs de corail. Un aigle passa dans le ciel. Yin annonça alors d'une voix sage : « L'aigle est un être de feu. Chacune de ses plumes brûle telle des flammes. Ses yeux de pépites d'or observent tout. Il est vif, attentif, et ne laisse rien lui échapper. Cet oiseau a un équilibre incroyable, et plane dans le ciel en vue d'une proie. C'est un être sage, venu du ciel et vivant dans les airs ».

Alors Zein renchérit : « Je veux être aigle ».

– Alors apprends à écouter, lui répondit Yin.

L'apprenti s'entraîna à imiter les voix stridentes de l'aigle. Puis il procéda à un exercice régulier : chaque jour, il montait dans le même arbre, une branche plus haut, appuyé sur un seul pied. Il atteignit un équilibre inimaginable. Et aussi le soir, il grimpait à un rocher et observait chaque mouvement, chaque bruit. Il atteignit de même un instinct extraordinaire. Mais ce n'était pas assez : Zein voulait voler. Donc un beau jour, celui-ci, trop ambitieux, monta dans l'arbre sur une branche bien trop frêle et fine pour supporter son poids et sa taille. Il tomba et par chance ne se blessa pas.

De nouveau il se rendit chez son maître et avoua : « J'ai échoué ».

– Patience, patience, répondit le sage, avec le même sourire aux lèvres.

La source ruisselait et brillait, Yin et Zein étaient agenouillés sur un rocher. Quand un cobra siffla. Pris de peur, Zein se leva pour défendre son maître. Mais Yin l'arrêta.

« Ne te fatigue pas mon jeune enfant, le cobra est un être qui, lui aussi, a atteint la sagesse de la terre. Il rampe, se faufile, se cache ». Alors Zein se rassit et annonça : « Je veux devenir cobra ».

- Tu dois alors apprendre à sentir les vibrations.

Comme un renouvellement sempiternel, il pratiqua ses exercices et acquit bientôt une capacité incroyable à se camoufler. De même, il sut courir promptement. Mais il en voulait davantage : devenir cobra.

Un jour, se faufilant dans un trou trop étroit, il y resta coincé. Une fois sorti, non sans peine, écorché et griffé par la pierre, il se confia à son maître : « J'ai échoué ».

- Patience, patience, dit le maître Yin, un sourire aux lèvres.

Près du ruissellement de l'eau, tous deux demeuraient sages et calmes, quand ils aperçurent un saumon énorme qui s'épuisait à remonter la rivière. Zein voulut aider le poisson, mais Yin l'arrêta : « Le saumon est un être sage de l'eau. Tu ne peux point l'aider dans son acte perpétuel. La nature en a décidé ainsi. Il a le courage en son corps et naît ainsi pour accomplir sa tâche ».

- Je veux être saumon, déclara alors Zein.
- Apprends alors à toucher, dit maître Yin.

Courageusement, le jeune moine nageait chaque jour à contre-courant de la rivière. Mais il désirait atteindre son but : devenir saumon. Quand un jour, il manqua de se noyer. Il alla voir son maître : « J'ai échoué ».

- Patience, patience, répondit Yin.

Bercés par l'écoulement harmonieux du ruisseau, Zein et Yin étaient assis en cercle avec d'autres moines. Zein était impressionné de se trouver en présence d'autant de maîtres aussi sereins et avisés l'un que l'autre, qui maîtrisaient le zen et inspiraient le savoir. Lorsque tous les moines furent partis, Zein dit à son maître : « Je veux être comme vous ».

- Tu veux être homme ? dit alors Yin. Alors apprend à voir, c'est tout ce que je peux t'expliquer ». Et Yin s'en alla.

Zein, estomaqué par cette déclaration, pour la première fois, suivit les instructions de son maître. Il se regarda, s'observa, ne voyant ainsi que ses membres.



Alors il pleura toutes les larmes de son corps, se disant qu'il ne serait jamais sage comme son maître. Quand il entendit une voix si douce, si mélodieuse, chanter : la voix d'un rossignol. Maître Yin réapparut et lui dit : « Les choses les plus belles sont les plus simples, n'est-ce pas ? Tu ne m'as pas écouté, quand je t'ai conseillé d'apprendre à sentir, à écouter, à toucher et à humer les parfums. Non, tu as visé trop haut. Mais grâce à ces ambitions, tu n'es pas aigle, mais rossignol : tu chantes merveilleusement bien. Tu n'es pas lotus mais marguerite : tu as un équilibre extraordinaire. Tu n'es pas saumon mais anguille : tu nages vite avec habileté. Tu n'es pas cobra, mais tortue : tu demeures pacifique et te camoufles parfaitement bien. Et enfin, tu n'étais pas homme mais fourmi : tu travaillais des journées entières comme elles, tu portais ton apprentissage chaque jour ».

Zein regarda autour de lui et comprit. Mais il fut toutefois intrigué par le « étais » énoncé par son maître. « Pourquoi étais-je, et ne suis-je pas ? » dit-il.

– Car tu n'es plus, répondit Yin, tu es homme à présent. Sage comme moi, grâce à ton ambition, tes réussites et tes défaites.

Le sage s'assit et dit d'une voix humble et paisible : « Il faut toujours viser la lune, car même en cas d'échec, on atterrit dans les étoiles ».

Zein, désormais Maître Zein, comprit enfin. Alors il s'esclaffa et ensemble ils rirent.

C'est ainsi que finit mon histoire. Le rire d'un enfant parmi la marguerite, le rossignol, la tortue, l'anguille, la fourmi et l'homme.

2<sup>e</sup> prix  
Catégorie > 5<sup>e</sup>/4<sup>e</sup>/3<sup>e</sup>

**Bastiane Du Masle**

Classe de 4<sup>e</sup>

Lycée Victor Hugo de Florence (Italie)

## 9606 signes d'espoir

*Alep, quartier nord, 18 septembre 2014*

Salut Sami,

Aujourd'hui mes parents m'ont offert un livre en anglais. Ça s'appelle *Smile or die*, ça a l'air cool ! Samedi, à 10h, on va jouer au foot avec Ahmed et sa bande, tu viens ?

Salut mon pote,

Omar

*Alep, quartier sud, 21 septembre 2014*

Omo,

J'peux pas venir au foot, je suis puni parce que j'ai balancé des pétards sur la voiture de la voisine, désolé. Jeudi, si tu veux, viens au terrain vague l'aprèm, on lancera des bombes à eau sur les gens.

Tcho,

Sami

*Alep, quartier nord, 25 septembre 2014*

Sam,

J'suis partant pour les bombes à eau jeudi. Je viendrai avec mon cousin, il a quinze ans, il est super sympa. Faut que je te parle d'un truc. Hier soir, j'ai entendu des bruits bizarres, du type coups de feu énormes. Maman m'a dit que c'était rien mais quand j'ai regardé par la fenêtre le lendemain matin, il y avait de gros dégâts au centre ville, ça commence à me faire flipper.

A plus,  
Omar

*Alep, quartier sud, 29 septembre 2014*

Omar,

Je sais pas trop quoi te dire, j'habite pas dans ton quartier mais je pense pas que ça soit hyper grave sinon tout le monde en parlerait. T'inquiète ça va aller, je voudrais pas voir mon meilleur pote de maternelle pleurer, quand même !

Allez salut,  
Sam

*Alep, quartier nord, 4 octobre 2014*

Sami,

Ça y est. C'est la fin. Je suis perdu. Ma vie vient de basculer.

Je dormais, papa et maman étaient partis au marché (tu sais, celui du centre ville) et ils m'avaient laissé un mot comme quoi ils reviendraient avant midi. À 15h, ils étaient toujours pas là. J'ai décidé de sortir. Quelques rues plus loin, je suis tombé sur tonton Momo. Je lui ai demandé s'il avait vu papa et maman mais il m'a juste dit de venir à la maison pour qu'il m'explique quelque chose. Quand on est arrivés, il m'a raconté qu'il était en voiture, en route pour le marché, quand il a entendu une explosion. Il est vite retourné chez lui et a entendu à la radio qu'un kamikaze s'était

fait exploser dans l'immeuble en face du marché. Cent douze morts, dont mes parents. Il a négocié pour que ce soit lui qui ait ma garde maintenant.

Le problème c'est que tonton... Il veut pas rester à Alep. C'est trop dangereux, il dit. Il veut aller en Europe pour vivre, en Angleterre. Pour aller en Angleterre, il faut que tonton et moi on devienne des migriens, migranniers, migrants... je sais plus. Donc on pourra plus se voir mais on pourra s'écrire dès que j'aurai ma nouvelle adresse en Angleterre. Moi je te donnerai de mes nouvelles chaque semaine, ok ? Prends soin de toi mon vieux, et fais gaffe. Tu vas me manquer.

Adios,  
Omar, ton pote de toujours

*Konya, Turquie, 17 octobre 2014*

Coucou Sam,

Ça fait seulement deux semaines que je suis parti mais Alep me manque déjà. On marche beaucoup, c'est fatigant. On a rejoint un groupe d'autres gens comme nous. Je les connais pas mais il y en a beaucoup qui pleurent. Moi je pleure pas, je suis un grand. Là, je suis en Turquie tonton a dit. Moi, j'aime pas trop la Turquie, c'est tout plein d'insectes. J'espère que tout va bien chez toi.

Ciao,  
Omar

*Vólos, Grèce, 2 novembre 2014*

Hey,

Je t'écris d'un bateau qui tangué depuis une éternité. Quand on est enfin arrivés au bout de la Turquie, tonton Momo a dit que maintenant on allait en Grèce. Je croyais qu'on marcherait encore, comme avant, mais en fait on est montés dans un tout petit bateau. Trop petit bateau. On est tout serrés et beaucoup de gens ont le mal de mer alors je te promets que ça sent pas la rose. C'est l'horreur.

PS : Désolé, j'écris sur mes genoux donc mon écriture ne doit pas être très facile à lire.

Salut,  
Omar

*Vólos, Grèce, 3 novembre 2014*

Sami,

Enfin on est sortis de ce calvaire ! Je sens le moisi, j'ai les cheveux dégoûtants mais au moins je ne suis plus dans ce bateau. Je suis en Grèce mon pote ! C'est cool la Grèce, même si je ne comprends pas du tout ce que disent les gens. Maintenant notre groupe est tout petit parce que beaucoup de gens sont restés en Turquie, et... certains sont morts dans le bateau. C'est très triste.

Oh non ! A l'instant où je t'écris, tonton vient de me dire qu'on va devoir reprendre un bateau. On devait aller en Italie mais le bateau est plein alors on va aller jusqu'en Espagne.

Hasta la vista,  
Omar

*Figueras, Espagne, 19 novembre 2014*

Coucou,

Tout le monde descend du bateau. On est arrivés dans la campagne espagnole. Le voyage était encore pire que celui d'avant. Tonton est tombé malade, il a de la fièvre et il vomit souvent. J'ai peur, je voudrais pas qu'il meure comme certaines personnes du bateau. Il peut pas m'abandonner. Toi, est-ce que ça va ?

Bon je vais réveiller tonton qui dort depuis qu'on est arrivés.

Bye,  
Omar.

*Le Perthus, Espagne, 27 novembre 2014*

Bouénos dias (c'est comme ça qu'ils disent ici),

En ce moment on ne marche plus. On est devant la frontière française. Ça fait déjà une semaine qu'on essaie de passer. On est beaucoup car plusieurs groupes sont arrivés hier. J'ai discuté avec un vieux monsieur qui parlait français ce matin. Il me voyait désespéré alors il est venu me voir. Il m'a dit que lui ça faisait plusieurs années qu'il essayait de passer et que, quand il se sentait mal, il se répétait cette phrase dans sa tête : « Il faut toujours viser la Lune car, même en cas d'échec, on atterrit dans les étoiles ». Il a dit que sa lune à lui était l'Allemagne, là où il espérait retrouver sa famille. Moi, ma lune c'est l'Angleterre car c'est là que veut aller tonton.

Bisous,  
Omar

*Le Perthus, France, 22 décembre 2014*

Salut Sami,

Désolé, ça fait longtemps que je t'ai pas écrit. Le mois de décembre a été très dur. On l'a passé à attendre, sous la pluie le plus souvent. Tous les jours au même endroit, à endurer le froid, la fatigue et la faim.

Mais après plusieurs semaines d'attente, tonton Momo (qui va beaucoup mieux), le vieux monsieur (qui est devenu notre ami) et moi, on a finalement passé la frontière. Tonton et moi on a décidé de rester vivre dans le Sud de la France parce que tonton veut que j'aille à l'école rapidement et que si on va jusqu'en Angleterre, il ne nous restera plus assez d'argent pour nous loger.

Le vieux monsieur a continué son chemin. J'espère que tout ira bien pour lui et qu'il réussira à retrouver sa famille. On lui a laissé notre adresse pour qu'il donne de ses nouvelles.

Tonton cherche du travail et, en attendant, on vit dans un petit « hlm » (ils appellent certains immeubles comme ça). Dans une semaine, je vais à l'école. J'ai un peu peur mais bon, je sais que je pourrai toujours compter sur toi pour lire mes lettres et ça me rassure. En plus, j'ai déjà rencontré le directeur qui est sympa et les voisins nous

ont invités à dîner ce soir. Je pense que je vais me plaire ici. J'ai peut-être pas atteint la Lune, mais on peut dire que j'ai atterri sur une étoile. Une étoile filante, même.

Ton meilleur ami,

Omar.

3<sup>e</sup> prix  
Catégorie > 5<sup>e</sup>/4<sup>e</sup>/3<sup>e</sup>

**Akram Benayad**

Classe de 3<sup>e</sup>

Lycée OSUI André Malraux de Rabat (Maroc)

## **La beauté d'un combat**

Souvent, Frida s'asseyait à même le sol ; elle regardait la fumée émanant de sa pipe brune se répandre dans l'air, et prenait alors sa portative Valentine. Et, ses doigts s'impatientant sur le clavier, elle réfléchissait : elle pensait patiemment que la beauté – sa beauté – était encore là, qu'il suffisait de fouiller les méandres froids de sa jeunesse perdue pour l'empoigner avant qu'elle ne s'en aille, et, alors, cette pensée dépassée, elle faisait défiler ses doigts blancs sur le clavier et écrivait alors une autre jeunesse, cherchait une toute autre beauté ; elle rencontrait de nouvelles personnes ; elle admirait d'autres panoramas que le tout-Paris radieux.

Chaque jour, aux environs de midi, alors qu'elle élucubrait sur sa Valentine, la concierge de l'immeuble entrait discrètement. Elle posait alors un plateau sur l'unique meuble de la pièce, une petite table en bois, où déjà se dévoilaient d'ailleurs quelques bouteilles vides.

Et, une fois par mois, posait sur le sol une besace faite de toile, que le libraire lui avait ramenée le matin-même.

Frida protestait bien, et criait souvent – elle ne voulait pas laisser paraître qu'elle dépendait de la concierge – mais dès que celle-ci s'en allait, elle dévorait les mets qui se présentaient sur le plateau et, arrosant le tout du mauvais vin qu'elle buvait toujours elle l'avalait. Puis, elle déboutonnait brusquement la besace, et laissait son contenu s'étaler sur le sol. Elle regardait ensuite longtemps les livres ; lisait leurs titres ; et, elle commençait un premier ; puis un deuxième : pendant les



quelques jours qui suivaient, elle ne dormait que très peu, pour pouvoir ainsi terminer chacun des livres qui contenaient la besace.

Et quand une quinzaine de jours s'écoulaient, elle en avait fini ; elle dormait alors beaucoup, parfois des jours entiers, ne se réveillant que pour encore délecter les plats refroidis de la concierge ou boire parfois du même mauvais rosé qu'elle ramenait aussi avec elle.

Et, alors, inspirée par ses lectures ; étourdie par ses rêves, elle se remettait sur sa Valentine, et ainsi assise sur le sol et la pipe parfois dans la main, elle écrivait.

Et, alors, plus les pages s'entassaient, et plus elle se motivait, et plus elle buvait. A cette époque-là, elle pensait encore que rien ne pouvait plus alléger le poids de ses rides que de reclure ses souvenirs flous dans une geôle faite de mots, de phrases, et de vin.

Et, dès lors, chaque jour, lorsqu'elle estimait le travail fini, Frida observait l'embrasure fine d'où se propageait alors la lumière et épiait son éclat avec beaucoup de passion.

De cette petite fenêtre simple, pouvaient alors sortir des rires, des gémissements, des pas, des verbiages innocents, autant de choses, qui, pouvant laisser la vie s'échapper sous sa fenêtre, firent que Frida affectionnait plus que tout cet unique rattachement au monde extérieur.

Parfois même, elle s'approchait d'elle, sortait un œil du cadre, cachait sa tête contre le mur sale de la pièce, et posait son regard sur la rue. Elle scrutait alors les détails de chaque échoppe, les nuances de chaque couleur, les manies de chaque passant, et elle finissait par se demander, si, somme toute, cette beauté, dont elle s'était tant acharné à la recherche pourtant, n'avait pu se dissimuler dans les ruelles agitées du quartier latin. Et, alors, se propageait dans la chambre un plaisir étonnement profond ; si voluptueux puisse-il être pour Frida, que, peu à peu, il finit par devenir une drogue.

Et, alors, ne demandant plus qu'à saisir ce plaisir encore, Frida, ne se soucia même plus de la rue Gay-Lussac : elle ne prenait même plus la peine de l'admirer, elle ne prenait même plus la peine de se questionner quant à la beauté qui pourrait s'y cacher. Elle se mettait simplement à s'asseoir longtemps devant cette fenêtre, à

attendre, niaisement, que ce plaisir, qui pourtant s'attardait à surgir, se propage dans la pièce et qu'il la remplisse de bonheur.

Il fallut alors que, chaque jour, elle s'attardât plus longtemps derrière le mur de la chambre, que, chaque jour, elle se contraignît à regarder Paris plus longtemps bien qu'elle n'en eût pas envie, qu'elle puisse rester éveillée pour pouvoir percevoir encore ce plaisir qui pourtant perdait chaque jour plus d'intensité : il était devenu une obsession pour Frida, une obsession démesurée. Il était bien l'unique chose, qui, dans son isolement, la rattachait ne serait-ce qu'un peu à Paris.

Et alors que celui-là n'arrivait plus guère du tout, Frida comprit une chose ; elle finit enfin par se dire, après vingt-trois années d'isolement, que s'il ne suffisait plus d'observer Paris discrètement pour se rattacher à elle, pour ressentir enfin ce plaisir, il fallait peut-être la toucher, la humer, l'effleurer.

Et, pourtant, par ce nouveau printemps, où Frida prit enfin la décision de se ré-aventurer dans les rues parisiennes paisibles, ces mêmes rues paisibles étaient en émoi : le tout-Paris craignait une crise ; certains parisiens même, avaient eu la précaution de faire des provisions, de garnir leurs greniers ; tous pressaient le pas dans les ruelles ; tous craignaient les foules.

Et, une nuit, même, des barricades avaient été montées ; des affrontements se laissaient entendre ; des voitures brûlaient ; des cocktails Molotov volaient. De cette belle rue de Paris jaillissait une puissance prodigieuse qui n'avait de sens que dans cette violence qui pouvait l'accompagner, une puissance forte et vigoureuse.

Et, alors, comme traversée par cet élan de force, Frida, hors de contrôle, se hissa subitement sur le sol, et dévala les escaliers. Elle cassa une fenêtre qui donnait sur la rue, et elle se retrouva, désarmée, sans aucun repère, dans la fameuse rue Gay-Lussac. Et, alors en plein milieu de l'une de ces barricades, elle vit ces jeunes gens, qui semblaient les avoir montées, les défendre avec force et détermination. Et, alors que quelques-uns se retournèrent vers elle, alors qu'ils lui lancèrent des sourires, alors que la simple sonorité de ces slogans scandés lui parût passionnante, elle remarqua une bouteille verte qui scintillait sur le sol, et la propulsa sur la masse de CRS.

Cette bouteille fut alors libératrice : pendant les quelques heures qui suivirent, jusqu'à ce que le soleil ne se lève sur Paris, Frida fût incontrôlable. Toute l'émotion, tous les sentiments, qu'elle avait refoulés pendant vingt-trois ans, se défoulèrent en une seule soirée : elle cria alors à tue-tête les slogans dont elle ne connaissait toujours pas le sens et elle dépava cette rue qu'elle avait admirée, pour jeter ses pavés gris et froids sur les CRS.

Mais quand vint l'inévitable moment où les efforts de la police eurent raison des barricades ; Frida sollicita une poignée d'étudiants pour les amener dans son appartement proche, et, dans un calme suspect, ils rentrèrent tous dans l'immeuble par la fenêtre déjà cassée.

Arrivés dans l'appartement, elle les invita alors à s'asseoir sur le sol et dès lors, personne ne dit un mot : tous attendirent dans le noir. Mais quand seul le bruit de Paris qui dort envahit les rues, ils redescendirent les escaliers et s'enfuirent dans ces rues parisiennes où le soleil se levait, et Frida, les regardant s'éloigner au loin, les salua avec dévouement.

Elle se rassit alors sur le sol et pensa aux nouveaux souvenirs qu'elle avait à se faire. A peine prenait-elle le recul qu'il fallait prendre face à ces événements, et, alors convaincue qu'il n'y avait pas de honte à avoir face à ce qui pût se passer dans cette rue Gay-Lussac, elle tira sa couverture encore chaude et s'endormit sur le coup.

Le lendemain, Frida se souvint d'un café que les étudiants avaient tant évoqué la veille. Et, se disant qu'il ne fallait pas attendre pour redécouvrir Paris, dès que le soir tombât, elle prit déjà la direction de ce fameux Café 'Espinel'.

Et, face à ces rues, qui l'avaient tant effrayée auparavant, cette peur dont elle avait imaginé les manifestations ne survint pas. Sûrement le choc de la veille avait-il été si puissant, si abrupt, si sauvage, que ré-appréhender Paris devint une chose plus simple qu'elle n'avait semblée l'être pour elle.

Et quand partout au quartier latin un calme lourd pesait sur les rues, une agitation sans précédent régnait sur le café.

Frida, discrète, prit alors place à la table circulaire du café, près de l'une des deux femmes qui buvaient une bière en silence, et ne parla pas de toute la soirée,

elle écouta simplement les discussions qui se risquaient à la table ronde du Café Espinel et rentra chez elle le moment venu.

A partir de ce soir où Frida rentra chez elle, chaque journée qui suivit ressembla d'autant plus à celle qui la précédait : le jour, elle visitait chaque recoin de Paris – elle n'avait épargné aucune rue, aucun quartier, si bien qu'elle commençait à s'ennuyer de cette ville dont elle avait rêvé de refaire la visite – et la nuit venue, elle se rendait au Café Espinel et écoutait attentivement tout ce qu'on y disait.

C'est durant ces mois-là que Frida reprit d'ailleurs le contrôle de ses finances. C'était la concierge qui s'était longtemps occupée de la somme importante dont Frida avait hérité, mais pour elle, c'était maintenant une nouvelle ère d'indépendance qui s'annonçait et il fallait qu'elle s'occupât elle-même à son tour de son propre argent.

Et, ainsi la vieille femme gracile et fâcheuse qui, pendant une vingtaine d'années, avait vécu seule dans un appartement vide et sale, se mit à s'épanouir.

Elle décida alors de s'immiscer dans les débats et dans les discussions du café et peu à peu elle devint une grande bavarde. Ses journées changeaient aussi : elle lisait la presse le matin en sirotant son café, elle allait aux conférences de la Sorbonne, elle visitait des musées, elle voyait certains habitués du Café devenir ses amis, et ainsi, peu à peu, naissait chez elle un engagement qu'elle ne se connaissait pas. Apparaissait chez elle la même ferveur que ces étudiants lorsqu'ils avaient défendu ces barricades.

Et elle semblait alors comprendre les slogans qu'ils avaient scandés ; bien plus que cela, elle semblait être maintenant presque en accord avec les principes qu'ils défendaient.

Bientôt, la chambre de Frida se remplit de portraits qu'elle punaisait au mur : il y avait Lénine, il y avait Mao, le Petit Père des Peuples, Ernesto Guevara.

Bientôt, sa vieille table en bois se remplit d'une pile de livres de théoriciens marxistes.

Bientôt, elle ne lisait plus que L'Humanité en sirotant son café.

Bientôt, elle se mit même à vouer un culte profond à cet Est de l'Europe qu'on critiquait tant.

Elle admirait alors Brejnev, Tito et Castro. Elle se disait vouloir rejoindre Moscou au plus vite. Elle participait alors activement aux discussions du Café Espinel et elle criait souvent, attaquant avec force ceux qui osaient encore la critiquer, ceux qui osaient encore la traiter de fasciste.

Et alors, dans cet aveuglement qui courait à sa perte, dans ce nouvel engagement qui pouvait devenir presque maladif, il y avait une chose qu'elle n'avait jamais pût renier : c'était bien évidemment la puissance qu'un livre pouvait avoir sur une personne.

Et, alors que maintenant cinq ans s'étaient écoulés depuis la nuit des barricades, si tout son quotidien avait changé alors, jamais elle n'avait interrompu ses lectures. Elle recevait toujours sa sacoche qu'elle terminait toujours avec autant de vitesse.

Mais vint pourtant un livre qui perturba cette obstination, un livre qui brouilla ses perspectives d'avenir, qui la fit se sentir mal face à ses opinions, face à cette utopie qu'elle se disait chérir : un jour, elle déboutonna brusquement sa besace, et laissa son contenu s'étaler sur le sol, elle y découvrit alors le fameux livre de Soljenitsyne. Et, alors qu'elle commençait la lecture, ce fut toute une remise de soi qui commença pour Frida.

Et, à la fin, elle était aux bords des larmes : elle se sentait mal.

Elle se rendait alors compte que son aveuglement, était presque le même que celui qui avait tué, torturé ou isolé. Elle se rendait compte que dans la ténacité qu'elle avait pu avoir, elle n'avait jamais quitté sa bulle, sa chambre ; qu'à force d'obstination, elle n'avait jamais considéré une seule fois que les autres puissent avoir raison.

Mais pourtant, au-delà de tout cela, au-delà de ce qu'elle avait pu lire, de ce qu'elle avait pu se dire, dans cet engagement, elle s'était découvert une nouvelle jeunesse ; et elle savait pourtant que le combat qu'elle voulait mener, que cet idéal qu'elle voulait voir se réaliser, avait de la valeur pour elle. Et c'est ce qui importait finalement.

Et, alors, elle s'assit près de la fenêtre de l'appartement, sortit un œil du cadre, cacha sa tête contre le mur sale de la pièce et posa son regard sur la rue. Et, alors

que, innocemment, elle se questionnait quant à la beauté de cette rue Gay-Lussac, enfin ; ce plaisir ! Et, enfin ce plaisir qu'elle avait oublié pourtant se manifesta.

« Il faut toujours viser la lune, car même en cas d'échec on atterrit dans les étoiles. », pensa-elle. Frida qui seulement cherchait à retrouver ce plaisir qu'elle avait perdu, s'était trouvé un combat, un beau combat.

# CONCOURS EN LANGUE FRANÇAISE

Catégorie Lycée



*« Je ne suis ni d'Athènes ni de Corinthe,  
je suis citoyen du monde »*

Socrate

## 1<sup>er</sup> prix Catégorie > Lycée

**Camille Olinger**

Classe de 2<sup>nd</sup>e

Section française d'Awty International School, Houston (Etats-Unis)

### **Libres comme le vent**

« L'Héliée déclare Aréthonès, citoyen d'Athènes, coupable de trahison envers sa cité pour avoir protégé un espion de Corinthe des lames de nos soldats. L'Assemblée lui retire en punition son statut de citoyen et lui attribue en conséquence le statut d'atimos. »

Un jeune homme imposant, au regard clair se lève du banc des vieux juges d'Athènes. Ses cheveux blonds, coupés aux épaules illuminent la scène. Le vent glisse au travers de ses cheveux lui donnant un air désinvolte.

« Depuis que ma mère défunte me mit au monde, je vis à Athènes. Ses bâtisses, ses temples et ses foules mouvementées m'ont entouré toute ma vie. De mes parents, j'ai appris la droiture et la vertu, de la cité, j'ai tiré la soif de liberté et de justice. Mais voilà que je me retrouve maintenant devant vous, mes concitoyens, qui m'avez accompagné et inspiré, pour être jugé pour trahison. Pourquoi ? Parce que j'ai protégé un enfant de la mort. Nos soldats voulaient le voir à terre, sans vie, le sang encore chaud coulant de sa blanche poitrine. Je l'ai caché, il est vrai. Il est vrai aussi qu'il était de Corinthe. Mais il reste enfant. Une escorte de quinze hoplites, piques aiguisées et brillantes au clair de lune traquait un enfant comme on traquerait un loup. Sans défense, le petit s'essouffait un peu plus à chaque pas. Je lui ouvre la porte de ma demeure. Il me raconte alors qu'il vient de Perse mais qu'il a été fait esclave à l'âge de deux ans durant une guerre contre Corinthe. L'enfant est donné au riche Xerthès qui en fait son esclave sexuel. Xerthès l'apprécie, l'enfant le hait. Il ne voit qu'un moyen d'échapper à son maître : la ruse. Il gagne sa confiance et Xerthès



l'envoie ici pour espionner Athènes mais l'enfant se libère et avide de vengeance, Xerthès nous fait savoir qu'un jeune espion est dans la ville. Le voilà perdu. La justice des hommes est dure, entêtée et intransigeante. Nous autres Athéniens nous voulons libres, mais les étrangers, les barbares sont condamnés lorsque leur désir est semblable. Nous autres Athéniens ne jurons que par la démocratie et la justice, mais seulement lorsqu'elle nous arrange et nous est bénéfique. Certains au cours de ce procès m'ont accusé d'être du camp ennemi, de trahir ma patrie mais je ne suis ni d'Athènes, ni de Corinthe, je suis citoyen du monde. Je n'obéis qu'à des lois universelles qui n'ont pas de frontières ni d'appartenance, qui ne sont pas manipulées à leur avantage par des hommes avides de pouvoir. Toute ma vie je défendrai les petits et les faibles et ne me plierai qu'à la justice que les dieux m'indiqueront. »

Il se rassit. Les anciens étaient outrés. Comment ce jeune homme pouvait-il se permettre de juger le système de justice établi par les ancêtres ? On prit la parole mais la blonde tête n'écoutait plus désormais. Son cœur battait vite, il sentait qu'il avait ébranlé un pilier du système juridique tout entier. Au-delà de ses pensées, des vociférations de vieillards criaient au scandale et exigeaient l'exécution immédiate. On le saisit brutalement ; toujours aussi calme, il se laissa traîner au cachot.

Cela faisait presque deux décades qu'Aréthonès vivait dans une cellule au sol fait de boue et de pierres ayant pour seule source de lumière une ouverture pas plus large qu'un avant-bras et haute comme une main. Deux heures par jour, quelques rayons de soleil s'y blottissaient et Aréthonès revivait. Il profitait de ce court instant pour graver sur les murs le fruit de ses longues heures de réflexion dans le noir. Mais depuis quelques jours, des lettres étaient jetées du haut de la brèche. Elles expliquaient sommairement les événements politiques d'Athènes et le procès du troisième jour de la deuxième décade du mois Thargelion de l'an 431 av. J-C, celui d'Aréthonès en somme, était au cœur de tous les débats.

On vint chercher Périclès, au pouvoir dans la cité. Il tenait conseil avec ses chefs militaires en raison de la délicate situation dans laquelle la ville se trouvait. La Ligue de Délos, menée par Athènes était entrée en guerre contre Sparte et ses alliés

en ce début d'année 431 av. J-C. On l'informa du désordre qui régnait à l'extérieur du palais.

« Ô Périclès, excuse-nous de t'importuner en des heures si graves, mais l'ordre de la cité est menacé par de jeunes Athéniens qui agitent les foules. Ils donnent de la voix sur les places publiques en tenant des propos qui mettent à mal notre démocratie !

– Assieds-toi Kataskopos. Maintenant si tu le veux bien, exprime-toi avec flegme et détaille-moi cette histoire qui t'agite tant. »

C'est ainsi que l'illustre Périclès apprit le courage et la vertu de son concitoyen Aréthonès au cours de son procès.

– À l'issue du procès, il fut emmené par les gardes et voilà bien vingt jours qu'il n'a pas vu la lumière du Soleil. Or, ses mots ont touché certains de nos concitoyens et ceux-ci ne comprennent pas l'injustice et la sévérité dont les juges ont fait preuve. Dans l'espoir de le libérer, ils s'installent chaque jour sur l'Agora, l'Aréopage ou la place du marché principal et à l'heure de la plus grande affluence, ils entament une plaidoirie pour soutenir la cause du « corinthien », puisque c'est ainsi que les opposants d'Aréthonès le surnomment. Les citoyens sont curieux et parmi tout ce qui se vend, une ode à la justice est plus alléchante. Depuis quelques jours, les attroupements sont tels que la circulation est devenue difficile et les marchands se plaignent de ne plus rien vendre. Chacun se croit en droit d'établir son école et voit par le débat autour du cas d'Aréthonès un moyen d'exister. Comment pourrions-nous aller déstabiliser d'autres peuples si notre propre cité est dans la tourmente ?

– Laissez-moi une nuit pour trouver une solution. Le Conseil est suspendu. »

Tous sortirent du palais, Périclès le premier. Il déambulait dans les rues d'Athènes afin de saisir au mieux l'atmosphère que Kataskopos venait de lui dépeindre. La ville était effectivement prise d'une fièvre folle : des orateurs scandaient leurs idées et le public les acclamait ou les huait, les commerçants eux-mêmes délaissaient leur marchandise afin de participer aux joutes animées pour le plus grand bonheur de quelques mains baladeuses. Périclès se rendit sur l'Agora. Quelques personnes lui apprirent où l'un des six véritables partisans d'Aréthonès haranguait. Il s'y rendit. Périclès fut aussitôt frappé par la passion et la conviction du discours que prononçait ce jeune. Il n'était pas comme les autres orateurs qui

cherchaient à influencer le public pour leur crédit personnel. Sa démarche était sincère.

Rentré chez lui, il médita sur le problème. Il fallait trouver une solution rapidement, il avait la nuit.

Le lendemain au matin, six troupes de pélastes furent expédiées et Aréthonès fut dérangé dans ses pensées par les gardes de la prison. Périclès avait trouvé une solution et leur cas serait traité en premier aujourd'hui à l'Assemblée des Hélistes. Pour la première fois depuis le début du mois de Thargelion, les rues d'Athènes seraient calmes.

Le procès commença dans l'agitation. Un juge rappela les faits et le verdict précédent : Aréthonès était coupable de trahison et condamné à l'atimie. Un second juge s'avança vers l'épicentre.

« Nous traitons aujourd'hui le délit de trouble à l'ordre public causé par Aréthonès, atimos d'Athènes et de ses six partisans, citoyens de cette même cité. Deux votes seront effectués : le premier déterminera si l'Assemblée les déclare coupables de trouble à l'ordre public et le second validera ou non la sentence proposée par le stratège Périclès, qui est la suivante : les auteurs de troubles se verront dans l'obligation de quitter la cité pour une durée de cinq ans au moins. Si l'un d'entre eux revient à Athènes à l'issue de ces cinq années, nul n'aura le droit de tenir compte de son passé judiciaire. Nous allons procéder aux votes. Que notre choix soit juste et en accord avec la décision des Dieux. Hélistes, saisissez votre jeton. »

La tension est forte. Aréthonès pour la première fois doute ; son discours, ses pensées méritent-elles vraiment d'influencer à ce point le cours de sa vie ? Les sept jeunes accusés voient leur avenir dépendre de petits disques de bronze. Les hélistes défilent, certains l'air grave, d'autres moins soucieux, mais tous le poing fermé, gardant secret le futur qu'ils réservent aux sept jeunes hommes. Aréthonès lève les yeux sur le public : assis sur les gradins de calcaire, les spectateurs discutent avec entrain. Il fait beau, pas un nuage ; il est encore en sécurité dans l'enceinte de l'Assemblée. Certains le regardent puis détournent les yeux quand il leur rend la pareille. D'autres sont concentrés, préoccupés par son sort et celui de ses camarades. Ses amis l'ont soutenu, pour le meilleur et pour le pire. Une main s'appuie sur son épaule ; c'est Thelxos, son meilleur ami.

« Citoyens, les héliastes se sont exprimés, les résultats sont tombés. 1268 héliastes reconnaissent les accusés coupables contre 232 non coupables. Les accusés sont donc reconnus coupables des récents troubles à l'ordre public. La sentence de l'ostracisme est jugée applicable avec un score de 977 héliastes favorables contre 523. Qu'on emmène les accusés. »

Les sept jeunes hommes ne se démontent pas. Leur cœur plein de nobles intentions, ils quittent Athènes le jour même avec femmes, enfants, parents et quelques farouches partisans. Après un long voyage longeant les bords de la mer de Thrace, ils fondirent la colonie de Kosmopolitès, qui veut dire Citoyens du Monde, sur les bords de la mer Propontide, à l'embouchure du Pont Euxin et élaborèrent le système juridique pensé par Aréthonès durant ses longs jours en prison, système que le monde hellénique leur enviera par la suite. Est-il nécessaire d'ajouter que nul ne revint jamais à Athènes ?

## 2<sup>e</sup> prix Catégorie > Lycée

**Anouschka Langlois**

Classe de 2<sup>nd</sup>e

Lycée français René Verneau de Gran Canaria (Espagne)

### **Lettre à un fils**

Mon cher fils,

Me voilà maintenant sur mon lit d'hôpital qui sera probablement le dernier sur lequel je m'endormirai, à mon grand regret, tu le sais.

Cela fait maintenant sept mois que je suis là, que j'endure ce calvaire... et autant dire qu'ils ne sont pas passés en un éclair !

Mais voilà que la fibre poétique se réveille au fil de ces lignes ! Ne la contrarions pas, il me reste si peu de choses...

Je sens mon cœur faiblir, je constate que je suis en train de partir, et je passe mon temps à me languir... c'est à n'en plus finir !

Dans cette situation qui m'accable, je me remémore ma vie, mes expériences, mes nombreux voyages et me rends compte que je suis très riche et privilégié... non pas d'avoir été un jour financier, mais de t'avoir élevé, et d'avoir partagé ma vie avec toutes ces si belles personnes.

Je réalise également que je n'ai jamais vraiment pris le temps de tout te raconter, tous ces moments où tu n'étais pas présent, mais qui contribuèrent tout de même à faire de moi la personne que je suis aujourd'hui.

Alors que j'arrive au terme de ma vie, et je l'espère, à l'aube d'une nouvelle, je prends mes derniers instants et mes dernières forces, pour te transmettre l'ultime chapitre de mon héritage, le plus important, celui qui concerne la richesse du cœur et de l'esprit, celle qui n'a pas de prix, à travers des morceaux de ma vie.

Car tu te devras de la cultiver, afin de ne pas devenir une cucurbitacée, comme on en voit fleurir des milliers dans notre société !

Ah ! voilà que je parle comme les vieilles personnes !

Laissons cela, j'ai déjà bien trop parlé pour des banalités.

Comme tu le sais, je suis né dans une famille modeste typiquement française, de celles qui ont chaque soir la bouteille de rouge à table.

Ma petite enfance s'est très bien déroulée, à cette époque j'aurais dit « les doigts dans le nez ». Mais heureusement depuis ce temps, j'ai appris à mieux m'exprimer !

Car toute l'ignorance de l'enfance, me tenait dans ses beaux bras à l'aide de chocolat et de nougat, de friponneries avec mes amis...

Sans trop me préoccuper de mes parents et sans remarquer, que petit à petit, le vin de la table familiale se transformait... en whisky !

Et je continuais de jouer sans répit, toujours avec envie !

Mes journées se constituaient principalement de joie, tel un conte de fée d'autrefois !

Jusqu'au jour où cela changea, car la bouteille se brisa, et l'ignorance se fissura jusqu'à demeurer bien loin de moi. L'adolescence se passa, avec un bon nombre de tracasseries. Car, avoir un père alcoolique dont il faut parfois s'occuper au lieu d'étudier ou de jouer, n'est pas chose aisée...

Qui plus est quand on est dans l'âge ingrat, où l'on ne pense qu'à s'occuper de soi.

Toutes ces années passèrent, entre galères et morceaux de verres. Trop souvent éparpillés à mes pieds alors que je ne demandais qu'à m'évader, pour quitter cette voie qui me paraissait bouchée !

Enfin, j'obtins mes dix-huit ans, et avec cela le droit de partir de là.

J'étais fatigué de ces dernières années, mais je décidai de m'engager dans les forces armées.

L'aventure commença... et quelle joie !

J'eus de nouveaux coéquipiers qui se sont avérés une véritable famille, quand plein de choses autour de toi basculent.

Je partis loin d'ici, à dix-mille lieues de ce lit.

Le voyage commença, ce fut tout d'abord au Rwanda, puis la guerre cessa, et l'on partit en ex-Yougoslavie en mission pour sauvegarder la paix.

J'appris beaucoup de toutes ces années où j'ai tout donné avant de me retirer pour avoir mon bébé et entamer une carrière dans le domaine financier.

Durant les années qui suivirent, être exemplaire fut mon idée, au point de me retrouver avec un nouveau-né et de voir apparaître le bout de ton nez.

Et tu ne manquas pas de recevoir l'amour de ta mère et moi.

L'on voyagea, des dizaines de fois.

Et je pense que c'est parce que nous t'avons habitué à voyager, qu'à l'heure actuelle tu te trouves à l'étranger, et que tu es capable de tolérer d'autres manières de penser.

Ce qui est très important, lorsque l'on voit tous les problèmes qu'engendre ce surcroît de gens intransigeants, qui à présent, ont tendance à devenir tranchants !

Nous avons visité des tas de pays, qui m'ont donné plus ou moins envie, avec l'objectif d'y vivre, pour que tu aies plus de chance de réussir.

Alors on partit, mais je me vis dans l'obligation de m'absenter, pour travailler.

On apprit l'anglais et l'espagnol et je me « doy cuenta » que le changement n'était pas un gros problème pour toi.

Par conséquent, tu appris puis tu partis aussi à la découverte d'autres pays.

Pour ma part, je continuai à voyager, et à me promener, pendant que tu étudiais avec succès.

Après toutes ces années de travail acharné, je pus m'acheter un bus restauré, afin de pouvoir me balader dans le monde entier.

J'ai vu de nombreux horizons, et une multitude de gens bons, certains devinrent de fidèles compagnons, d'autres non, car trop bornés et enragés pour que l'on puisse « coller » !

Durant certaines périodes, nous chantions tous à l'unisson, tels de gais pinsons, en essayant de faire passer un message d'unité, de bénignité et débonnairété.

Je visitai tous les endroits que je pus, avec toujours de nouvelles choses à découvrir, comme d'autres mondes à conquérir.

Lorsque je vis tes enfants naître, avec toutes la chance qu'ils ont d'avoir un père comme toi, je décidai de partir faire de l'humanitaire, afin d'aider d'autres enfants, pas tous aussi bien nés que toi.

Je vieillis, me reposant sur mes acquis.

Car durant tout ce temps, s'il y a bien une chose que j'appris, c'est que l'on ne vient pas tous d'un seul et même pays et que ce n'est pas un problème d'être de nulle part lorsque l'on est de partout et que l'on s'enrichit de toutes parts, d'apprendre à connaître des gens sans tabous.

Tous les gens sont différents et il faut absolument être tolérant.

Pour éradiquer les préjugés, avec eux les gens aux autres cultures fermés !

Qui sont sans doute possible, le plus gros fléau de notre société !

N'oublie pas tout cela, car sans ces choses-là, pour toi rien n'ira.

Ces principes qui tendent à être oubliés, dans une société pourtant dite démocratisée.

Continue à découvrir d'autres cultures, c'est une valeur tellement sûre !

Je ne pourrai plus t'aider, car il est temps pour moi de m'en aller.

Mais je quitte cette orbite,



Rassuré et apaisé, en me disant, qu'après ces quatre-vingts trois années,

Au même titre que Socrate, « Je ne suis ni d'Athènes ni de Corinthe, je suis citoyen du monde ».

Et j'espère de tout cœur, que toi aussi, mon cher fils, tu inculqueras ces valeurs d'indulgence et de tolérance à tes enfants, afin qu'ils puissent contribuer, à faire changer la société qui est, malheureusement bien endommagée.

Je suis fier de toi et de ta famille, je sais que jamais tu ne décevras.

Je t'aime.

Papa

## 3<sup>e</sup> prix *ex aequo* Catégorie > Lycée

### **Sang-A Kim**

Classe de 1<sup>ère</sup>

Lycée international Xavier de Séoul (Corée du Sud)

## L'éponge

### I

« Bonjour.

– Bonjour.

– Vous vous appelez ?

– Sang-A.

– Sang-A. Parfait. D'où venez-vous ?

– France. Mais j'habite ici, à Séoul depuis presque cinq ans.

– Quelle est votre nationalité ?

– Coréenne.

– Hmm. Mais vous avez vécu bien plus longtemps en France, n'est-ce pas ?

– C'est exact. Douze ans et demi.

– D'accord. Alors voici une autre question tout à fait simple. Êtes-vous Coréenne, ou Française ?

– Mon passeport me dit que je suis Coréenne.

– Non. Je vous demande tout simplement si vous êtes Coréenne, ou Française. »

C'est ainsi que je ratais mon premier entretien. Vous imaginez ? Moi, rater un entretien ? Cela ne m'était jamais arrivé. Oh oui, je sais, cela vous surprend aussi, n'est-ce pas ? Mais moi, j'étais bien plus choquée que vous. J'étais tout à fait découragée, et personne ne pouvait me parler. Personne ne trouvait les mots pour me consoler ou pour se moquer de moi.

Pour entrer à l'université coréenne, il me fallait passer des entretiens. J'en avais retenu six, auxquelles j'avais envoyé mon dossier d'inscription. La première université où je passais l'entretien et qui n'était pas la plus importante à mes yeux – jugeant son entrée facile à passer – je l'avais ratée. Alors qu'il me restait cinq autres entretiens bien plus durs que ce dernier, j'avais échoué, j'avais bredouillé, je n'avais pas su répondre à une simple question.

Le lendemain, je passai un autre entretien dans une autre université, que je considérais toujours comme mineure. Là encore, j'échouai lamentablement. J'avais eu le trac, et j'étais sortie défaite. Il me restait alors trois entretiens. J'avais une semaine avant le quatrième.

Il était évident que le premier entretien avait eu un impact néfaste sur l'autre. Il me fallait trouver la solution. J'ai donc commencé à me poser des questions. Pourquoi ? Pourquoi n'avais-je pas pu répondre ? Jamais je n'avais bredouillé lors d'un entretien. Ni même lors d'un stage ou d'un exposé oral, jamais en coréen, ni en anglais, encore moins en français. Que m'était-il donc arrivé ? Quelle était donc la réponse à cette question ? Que fallait-il faire face à une question dont la réponse ne venait pas ? J'étais dans le noir total.

Il fallait réfléchir profondément à cette question. Oh oui, c'était la seule chose que je ne pouvais faire. Demander à un professeur de français, d'histoire, de géographie, de biologie ou même de mathématiques ne m'aurait pas permis de répondre à cette question. Il fallait trouver la réponse moi-même, toute seule, comme une grande.

La chasse à la réponse avait donc commencé.

## II

Tout d'abord, j'ai pensé à mon passé, à mon histoire. J'ai pensé que c'était la première clé qui pourrait m'ouvrir la chambre des réponses.

Je suis née à Bordeaux, le 25 novembre 1999. Mes parents étaient partis en France pour étudier. Moi, je suis née comme ça, dans un pays qui n'était pas celui de mes ancêtres, de mes grands-parents, de mes oncles et tantes. Non. Dans ce pays étranger, qui était celui de ma naissance, il n'y avait que moi, ma mère et mon père. Nous étions seulement trois à vivre dans ce monde français, et je suis devenue

bilingue de naissance. Je parlais mieux français à cinq ans que mes parents. Mon petit frère rejoignit notre famille le 5 mai 2003. J'aimais le noir.

Naître dans un pays étranger, avoir deux identités, c'est une chose qui vous rend très étrange. Cela vous rend spécial, très spécial. Surtout si vous êtes Coréen. Des coréens en France, à cette époque, ce n'était pas chose si courante. Vous avez l'impression d'être quelqu'un de super intelligent, enfin, je me considérais comme tel, et je me sentais le centre d'attraction dans tous les milieux.

À vrai dire, aujourd'hui, je peux venir en France pour aller écrire, ou rencontrer mes vieux amis, me reposer... Mais à cette époque, ce n'était pas si facile. C'est fou ce que la France pouvait me manquer, et me dégoûter en même temps. Les vieux – en ce qui me concerne – les vieux souvenirs de là-bas me font souvent penser à vous, à votre pays, à mon pays natal, qu'ils soient bons, ou mauvais.

Vous rappelez-vous l'époque où vous ne saviez encore pas grand-chose de la Corée du Sud ? L'époque où vous ne saviez même pas qu'elle existait, ou que vous ne connaissiez que la Corée du Nord ? Où vous nous définissiez comme des « asiatiques », où vous nous demandiez si nous étions chinois, japonais, ou vietnamiens ?

Moi, je me rappelle tout de mon enfance passée en France. C'était moi qui vous apprenais le nom de la Corée du Sud, moi qui essayais de me vanter d'un pays dont vous n'aviez aucune idée, alors que je n'avais jamais vécu en Corée du Sud. Il arrivait parfois de rencontrer quelqu'un qui connaissait ou avait entendu parler de ce pays. Et moi, cela me donnait une telle émotion que j'en pleurais presque de joie.

J'y ai passé douze ans et demi, et je l'ai quittée. Oui, j'ai le visage coréen, je parle coréen, ma famille est coréenne et je vis en ce moment en Corée du Sud, mais je suis née en France, j'ai grandi en France, j'y ai fait ma crèche, ma maternelle, mon primaire, ma 6<sup>e</sup>, j'ai fait mon lycée en Corée, mais dans un lycée français, j'ai obtenu ma licence dans une université coréenne mais j'ai eu mon master en France.

D'un côté j'étais coréenne, de l'autre j'étais française. Et si la réponse était « moitié-moitié » ? Non, c'était ridicule. Retourner mon passé ne m'aidait pas à trouver une réponse. Au contraire, cela m'embrouillait davantage.

J'avais passé la journée à chercher des souvenirs, mais cela ne me dirigeait pas vers une réponse.

Il me restait six jours.

## III

Je m'étais dit qu'il fallait d'abord retrouver mon calme. Je sortis donc de chez moi, et sans réfléchir, je décidai d'aller à Itaewon.

Itaewon ? C'est l'endroit à Séoul où l'on trouve le plus d'étrangers, le plus de restaurants étrangers, de magasins étrangers, d'Arabes, d'Africains, de Français, d'Anglais... Le lieu où se mélangent toutes les cultures.

Certains coréens n'aiment pas cet endroit car ils n'aiment pas le fait que des étrangers se comportent comme chez eux ou ils ont tout simplement peur des étrangers qu'ils jugent bizarres. D'autres aiment l'exotisme qui se dégage de cet endroit.

Et moi j'étais plutôt dans le premier cas. Mais bon, j'y allais quand même de temps en temps pour avoir un brunch français.

Beaucoup de musiciens étrangers chantaient, jouaient de la guitare, du violon, de je ne sais quoi pour se faire remarquer, ou pour gagner de l'argent. Il y avait aussi beaucoup d'artistes étrangers. Enfin, vous savez, des artistes avec des vêtements assez vieux, portant la barbe, et tout ça, qui font hop, et hop, et tac et sortent une œuvre incroyable, si bien que les passants autour d'eux applaudissent, quoi. Beaucoup d'entre eux sont arabes ou anglais. Des musiques de hip-hop, des musiques exotiques, ou même parfois arabes sortaient des boutiques.

Et moi, ce jour-là, comme les autres jours où je visitais Itaewon, je m'étais dirigée vers un bar français, pour avoir un brunch et une bière, même si j'étais à trois ans de l'âge légal pour boire de l'alcool. Il se trouve que je donnais l'air d'avoir dix-neuf ans. Comme toujours, le serveur ne savait pas que j'étais lycéenne, et me servit une Guinness. Je pris mon brunch, la tête ailleurs. Je repensai à la question, en poussant de gros soupirs.

Ensuite, j'ai regardé la rue, par la vitrine, que la lumière du soleil frappait. Une boutique avait attiré toute mon attention. Eh oui, elle ne pouvait qu'être remarquée, car elle était de presque toutes les couleurs. Bleu, jaune, rouge, violet... Cela me faisait mal aux yeux, et on ne pouvait en déterminer aucun ordre, aucun *pattern*, dirait-on en anglais. C'était une boutique très étrange. Mais aucune envie de la visiter.

Je pris alors une gorgée de bière. Par sa couleur, on pouvait la confondre avec du Coca Cola. Mais non, lorsqu'on la buvait, c'était bien de la bière toute crachée.

Et j'avais jeté encore une fois un coup d'œil par la vitrine. Une autre boutique, qui avait l'air d'être une boutique de thé, toute en vert. La boutique n'était pas simplement verdâtre, mais elle avait l'air de s'écrier : « je suis verte ! ». Il était possible que cette boutique fût irlandaise. Je pense aussi avoir vu un trèfle dans un coin de la boutique. Bref, quoiqu'elle soit trop verte, elle présentait un message très clair, et était bien plus attirante que l'autre boutique toute en couleurs. Simple, et clair. C'est ce que j'aimais. Je finis mon verre, et mon sandwich.

Je n'aimais pas trop marcher dans les rues de Itaewon, car il me fallait croiser trop de cultures en si peu de temps. Des boutiques arabes, françaises, anglaises, américaines, mexicaines... Des Français, des Anglais qui passent... De l'anglais, du français, de l'arabe. J'avais mal aux yeux, mal aux oreilles, et même mal aux pieds.

Mais je n'avais rien d'autre à faire que marcher. J'allais encore une fois rentrer chez moi, sans rien obtenir de plus, et j'allais passer encore une journée sans même avoir fait un pas vers la solution de ma détresse, vers la réponse à la question. Comment allais-je m'échapper de cet endroit. C'est alors que je retrouvai la boutique toute en couleurs. C'était une boutique de peinture.

Ah, j'avais compris. C'était parce que c'était une boutique de peinture qu'elle était si colorée. L'intérieur était encore plus coloré. Ce qui était étrange, c'était que les pots de peinture étaient soigneusement rangés, mais pas rangés selon les couleurs.

« Tu vas entrer, oui ou non ? »

Un grand jeune homme, apparemment français, avec un béret rouge sur la tête, une chemise violette avec la manche droite en bleu, la manche gauche en vert, un pantalon serré blanc, était tout juste derrière moi, souriant.

Je ne lui répondais pas, les yeux fixés sur ses dents blanches.

« Allô ? Yeo Bo Se Yo<sup>1</sup> ? »

Je lui dis non de la tête, et je décampai aussitôt de cette rue.

– À demain ! me cria-t-il. »

C'était une journée très étrange. Je me couchai tard, et fermai les yeux. C'est alors que je fis encore une de mes crises nocturnes, je fis un cauchemar horrible, paralysée. Je m'étais noyée en mer. Mais la mer n'était pas une mer comme les

---

<sup>1</sup>Yeo Bo Se Yo : *Allô* en coréen.

autres, chaque vague était de différentes couleurs. Les vagues étaient sur le point de m'emporter loin de mon bateau, engouffré dans de la peinture gluante, verte, bleue, violette, ce qui me faisait vomir, et les dents blanches du grand et jeune Français me mordaient le bras. Et je criai, cherchant en vain mon bateau noir, déjà coulé au plus profond des couleurs.

#### IV

Je m'étais retrouvée à nouveau devant cette boutique. J'essayais de regarder à l'intérieur, par la vitrine, en cherchant le jeune Français des yeux.

« Je suis là. »

Je me suis retournée. Il était là, toujours avec sa tenue toute aussi étrange que sa personne.

- Tu ne veux toujours pas entrer ?
- Non, pas vraiment...

C'était la première fois que j'avais le courage de lui répondre.

- Ah, donc tu sais parler. En plus en français.
- Alors pourquoi m'avoir parlé en français, sans être sûr que j'étais francophone ?
- Comme ça. Je ne sais pas trop parler en coréen. J'apprends, j'essaye. Mais bon, c'est toujours un peu dur.
- C'est votre boutique ?
- Oui. Tu veux me voir peindre ? »

Je lui dis oui de la tête, après avoir hésité.

Il entra dans sa boutique, et en ressortit avec une toile toute blanche, assez grande. Il la déploya sur une table basse en bois qui se trouvait sur la ruelle à côté de sa boutique. Il apporta ensuite une grande éponge, qui avait la taille d'un livre de poche, et des petits pots de peinture, environ six. Il me passa une petite chaise, et en prit une autre pour lui.

Il mit les pots sur la surface de la table qui restait, puis les ouvrit. L'odeur fraîche de peinture me piquait le nez.

Toutes les couleurs avaient l'air d'avoir la même odeur, et donc il était

impossible de reconnaître les couleurs à leur odeur. Le Français prit son éponge, et la trempa dans du jaune. Il l'appliqua soigneusement, comme un tampon, sur la toile. Je le regardais faire, sans mot. Puis il trempa la même éponge, dans du bleu cette fois-ci. Il l'appliqua sur une autre face de la toile. Ainsi, il trempa l'éponge dans à peu près toutes les couleurs, avec un air sérieux.

Ce fut une démonstration silencieuse, et ennuyeuse. Son éponge finit par être sale.

Lorsqu'il essayait d'appliquer du rouge, d'autres couleurs comme le bleu, le jaune et le violet s'appliquaient en même temps, sans qu'il l'ait voulu. Je pensais que son œuvre était ratée.

Ainsi, sa toile était devenue toute multicolore, sans message, sans raison, tout simplement « multicolore ». Rien de spécial. Mais lui, il avait l'air satisfait. Tant mieux pour lui, m'étais-je dit.

Je m'étais retirée comme ça, après avoir vu sa démonstration tout à fait absurde, telle que son œuvre, telle que sa boutique, telle que sa personnalité. J'avais quitté le lieu absurde sans même lui dire au revoir, et je m'étais décidée à ne jamais revenir.

Mais le lendemain, je me retrouvai à nouveau sur cette chaise, assise, après avoir eu un brunch, et bu quelques gorgées de bière dans le bar en face de la boutique, et il m'avait accueillie avec son sourire, sans dire mot.

Silencieusement, il se préparait à une autre œuvre. Des pots de peinture, une autre toile, la même éponge. Ce jour-là, il m'avait même apporté du jus d'orange, avec des glaçons. Lorsque je croquais les glaçons, il avait de nouveau l'éponge toute sale, et me souriait, me montrant ses mains couvertes de peinture.

Ainsi, j'avais passé deux jours à l'observer. Mais il ne me semblait pas avoir perdu de temps, au contraire, je ne savais pas pourquoi, mais il me semblait avoir montré la voie d'une réponse.

## V

Le troisième jour, je décidai de parler avec lui.

Comme toujours, il me vit arriver, me sourit, puis se prépara pour encore une autre œuvre. Je m'assis sur ma chaise, puis après avoir hésité un moment, je lui adressai la parole.



« Je m'appelle Sang-A. »

Il me regarda.

– Très bien.

Il ouvrit les couvercles des pots.

– Et ?

– J'ai seize ans. Et vous ?

– Dix-neuf.

Il n'était pas aussi bavard qu'il en avait l'air.

– J' imagine que je peux te tutoyer ?

– Si tu veux.

Il trempa l'éponge dans un pot et tamponna de plus belle.

– Je veux entrer dans ta boutique. Je peux ? »

Il arrêta de tamponner, puis me regarda. Il laissa l'éponge sur la toile, puis me fit signe de le suivre.

Nous étions entrés dans sa boutique, et il prit un chiffon qui traînait sur un énorme pot de peinture bleue, et il s'essuya les mains.

Le sol et les murs étaient faits en bois, et les pots de peinture empilés formaient des montagnes de peintures, et des supports de forme carré soutenaient chaque montagne. Du bleu, du violet, du vert...

Les murs étaient aussi colorés, et même des éponges, et des pinceaux, des rouleaux étaient à vendre. Ils n'étaient pas emballés, mais rangés soigneusement, comme des vêtements dans les magasins, accrochés aux murs.

Il m'accompagna dans une petite salle, avec une petite fenêtre en hauteur, à l'intérieur de laquelle semblait être disposé un comptoir. En effet, il y avait une petite caisse bleue et une calculette rouge sur la table sous la fenêtre, qui avait, quant à elle, des rebords verts.

Un sofa beige était en face de la table, contre le mur.

Il me fit signe de m'asseoir, puis m'offrit du thé frais.

« Alors ? »

– Cool.

Un moment de silence, puis il me sourit de nouveau.

– Donc ? T'as quelque chose à me demander ?

– Depuis combien de temps tu es propriétaire de cette boutique ?

- Quatre mois.
- Et comment ça se fait que tu as une boutique à ton âge ?
- C'était celle de mon père.
- Donc ta famille habite ici, à Séoul ?
- Plus maintenant. Juste moi.
- Pourquoi ?
- Ils sont repartis vivre en France, début février.
- Et donc toi tu restes ici, avec cette boutique ?
- C'est ça.
- Tu es allé où, encore ?
- En Italie, en Espagne, en Angleterre, au Japon... »

Il répondit sans hésiter à toutes mes questions, parfois indiscretes. Nous bûmes notre thé, et moi je pus un peu en savoir plus sur cette personne.

## VI

J'étais allée un peu plus tôt que d'habitude à sa boutique. Mais il m'accueillit encore avec un sourire, sans être étonné. Ses dents blanches semblaient briller sous les rayons de soleil.

Il prépara comme d'habitude sa table, moi je m'assis sur ma chaise rose, et lui sur sa chaise bleue. Je le regardais travailler, avec mon sandwich et mon verre de bière dans les mains.

« Pourquoi tu utilises toujours la même éponge ? Pourquoi ne pas utiliser une éponge pour chaque couleur, pour que ça soit plus simple, et plus propre ? »

- C'est bien plus simple d'utiliser une éponge pour tout. Et je n'ai qu'une seule éponge pour faire ça.

- Mais dans ce cas, ton éponge devient toute sale.

- Non, elle n'est pas sale. Elle est simplement colorée.

- D'accord, elle n'est pas sale, mais elle devient toute tâchée de plusieurs couleurs.

- Ce ne sont pas non plus des tâches. Au contraire, ne penses-tu pas que ce mélange est beau ? Le fait qu'une autre couleur colore l'éponge ne fait pas de tâche, cette autre couleur n'est qu'un autre outil pour remplir l'éponge, et pour remplir ma

toile blanche. »

C'était la première fois qu'il causait.

« Si je trempais une éponge pour chaque couleur et que je les tamponnais sur ma toile, et que je disais "Voyez, cette œuvre est faite de diverses couleurs", ce ne serait que présenter une fausse diversité. Enfin, c'est ce que je pense. Je peux suffisamment représenter la diversité avec une seule éponge. Et je considère cette manière plus honnête, et vraie. »

J'écoutais, silencieusement, en buvant quelques gorgées de bière.

« Il n'y a pas de règles dans le monde des arts. Il est vrai que les mouvements sont déterminés, que les couleurs sont divisées, ont des noms différents, tout comme les pays qui sont délimités par des frontières... Des langues différentes, des cultures différentes... Mais c'est lorsque ces couleurs se mélangent que l'on peut obtenir de nouvelles couleurs. Certains ont peur de ces couleurs étrangères, inconnues, mais ça ne sert à rien d'en avoir peur, c'est tout simplement une autre couleur comme les autres. »

– Mais ça peut être un intrus. Et un intrus n'est jamais le bienvenu.

– C'est vrai que s'il y a un point bleu sur une toile toute rouge, ce point sera considéré comme un intrus. Mais s'il y avait d'autres points, verts, jaunes, oranges ? Le point noir ne serait qu'un point parmi plusieurs. »

Une force invisible se dégageait de sa langue, et moi j'en étais complètement emportée, comme dans mon cauchemar avec des vagues multicolores. Je laissai mon bateau noir se couler, et je fermai les yeux, me laissai caresser par les vagues.

« Donc il ne faut pas avoir honte d'être une éponge avec plusieurs couleurs en soi, cela ne signifie pas être sale. Tu peux te tamponner, et te tremper dans d'autres couleurs sans hésiter. Cela ne te fera pas perdre ta couleur primordiale. »

Je finis mon verre. Et je lui souris.

« Bonjour. »

J'étais de nouveau devant la boutique, avec un kebab et un Coca Cola dans les mains.

– Alors ? On commence ? »

On se retrouva dans la ruelle, moi assise sur ma chaise, et lui me dessinant. Il prit un petit bout d'éponge, et appliqua soigneusement les couleurs que je lui indiquais par mon visage.

Je continuai encore à croquer des glaçons quand il commença à ranger ses outils. Nous nous assîmes ensuite sur le sofa de la petite salle, et discutâmes en buvant du thé.

« Tu aimes la France ?

– Oui.

– Tu aimes la Corée ?

– Oui.

– Alors, tu penses que tu es Coréen, ou Français ? Ou même Espagnol, Italien, ou je ne sais quoi ?

Il me restait un jour avant mes trois derniers entretiens, les plus importants. Et je le questionnai à nouveau. On savait tous les deux que c'était ma dernière question, la question que je voulais lui poser depuis le premier jour que nous nous étions rencontrés.

Il sourit, et réfléchit un moment. En effet, ce n'était pas une question si facile que ça. C'était une question simple, mais difficile, même pour lui, qui répondait à toutes mes questions sans hésiter.

« Je ne suis ni d'Athènes, ni de Corinthe, je suis citoyen du monde. »

## VIII

« Je suis citoyenne du monde. »

– Pardon ?

Les professeurs étaient étonnés, ne comprenant pas ce que je leur disais.

– J'ai dit que je suis citoyenne du monde, Monsieur.

- Puis-je avoir des explications ? Que voulez-vous dire par là ?
- Disons que je suis une éponge. Si on me trempe dans du rouge, j'aurais la partie trempée rouge. Si on me trempait une autre partie dans du bleu, j'aurais cette autre partie bleue. Au final, ce sont les couleurs desquelles je me suis imbibée qui déterminent ma forme, et celle de l'œuvre que je vais obtenir en me tamponnant sur une toile blanche. Et je veux dire par là, que cela peut varier aussi en fonction des milieux où l'on a grandi. J'ai été en France, en Corée du Sud, et dans bien d'autres pays, j'ai regardé des films étrangers, des livres étrangers, j'ai appris plusieurs langues, plusieurs cultures, et donc j'ai eu des influences innombrables, ce qui a construit le moi d'aujourd'hui. Et si je suis une éponge trempée dans plusieurs couleurs, alors je deviens multicolore, n'est-ce pas ? De même, comme je suis influencée par plusieurs cultures, je suis citoyenne du monde, je suis multiculturelle.
- Vous avez préparé la réponse à cette question ?
- Pour être honnête, oui, Monsieur. J'ai eu cette question il y a une semaine, lors d'un autre entretien, et je n'ai pas su y répondre. Alors j'ai réfléchi à cette question.
- Comment avez-vous fait pour trouver cette réponse ?
- J'ai visité Itaewon tous les jours, j'ai eu un brunch, avec une boisson, et je suis allée voir l'homme que j'aime. »

C'est ainsi que je répondis lors des trois derniers entretiens.

Le jour des résultats d'admission, je vérifiai si j'avais réussi mes trois premiers entretiens. Comme je le prévoyais, je n'étais admise dans aucune des trois premières universités. Je vérifiai la quatrième. Non-admise. La cinquième. Non-admise. Mon cœur battait très fort, et j'avais peur de ne pas être admise dans la dernière. Ma réponse était-elle donc si absurde ?

Je cliquai sur le bouton gauche. La souris formait à présent un cercle avec des petits traits verticaux. Et mon cœur battait de plus en plus fort.

Quand la page se rafraîchit, je souris. J'étais admise dans la meilleure université.

« Quel exploit !

– Oh oui, c’était un exploit. En quelques jours, un inconnu m’avait accompagnée dans une ruelle qui semblait absurde, mais c’était elle qui m’avait menée à la réponse.

– Et cet inconnu, vous lui avez toujours rendu visite ?

– Tout est bien plus détaillé dans mon nouveau livre, mais oui, nous nous sommes encore vus.

– Jusqu’à aujourd’hui ? C’est donc avec lui que vous vous êtes mariée ?

– Non, pas vraiment. Lorsque j’ai eu vingt-deux ans, nous sommes partis ensemble en Suisse, et lui, il voulait toujours voyager, mais moi il me fallait trouver du confort pour écrire. Il est parti tout seul en Afrique, et depuis nous nous sommes perdus de vue.

– Oh, c’est très dommage.

– Oui, c’est bien dommage. Mais il m’envoie parfois des e-mails, ou des photos de ses boutiques de peinture. Et moi, je lui réponds toujours la même chose : “cool”.

– Haha. Et votre mari alors, il n’est pas jaloux ?

– Non non, pas du tout. Enfin, je le crois.

– Mais ça devrait quand même être bizarre pour lui de lire votre livre, qui décrit les souvenirs avec votre ancien petit ami, n’est-ce pas ?

– C’est possible.

– Bon, nous pensons qu’il est maintenant temps de vous dire au revoir ! Merci de cette interview, Madame Kim, jeune auteur d’origine coréenne, revenue avec son nouveau livre, *L’Éponge* !

## 3<sup>e</sup> prix *ex aequo* Catégorie > Lycée

**Clara Moret**

Classe de 2<sup>nd</sup>e

Lycée Georges Brassens de Paris (France)

### **Milena**

Printemps 2099

Aujourd'hui, j'ai dix-sept ans. Je m'appelle Ella et j'habite dans l'ancienne Italie. Milena, « ma petite lumière », je l'appelais ainsi, s'est éteinte hier. C'est mon arrière-grand-mère et c'est elle qui m'a tout appris et m'a aidée à remonter le chemin d'où je viens, dans ce monde, qui aujourd'hui ne forme plus qu'un seul pays.

Depuis mes huit ans, j'allais voir Milena après l'école. Elle me préparait un goûter et me racontait toutes sortes de récits. Puis, lorsque j'ai eu l'âge de l'entendre et de le comprendre, elle m'a conté « l'histoire du monde » comme je l'appelle.

Hiver 2093

C'est le premier « Hiver » depuis des années et des années ! Je n'avais jamais autant eu froid et cette sensation est très étrange. Cette boule de coton gelée qui s'appelle « neige » je crois, me transperce la peau de son liquide froid et je n'ai aucun habit pour ce genre de température ! Milena me dit qu'avec le réchauffement climatique, les saisons ne sont plus vraiment apparentes, sauf cette année, où le temps a décidé qu'il en serait autrement. Tout en regardant Milena me préparer un bon xyphréria (la boisson qui réchauffe), j'attends avec impatience l'heure des histoires.

« Ella, je sais que tu seras en mesure de comprendre certaines choses qu'il faut que je te raconte avant que je parte. Aujourd'hui nous vivons dans un monde

égalitaire où le mot « frontière » a disparu, ainsi que les guerres et les problèmes de nationalité ou d'appartenance à un pays. Sache, cependant, qu'à mon époque ce n'était pas vraiment pareil.

Je suis née dans les années 2000 en France. Ma mère était italienne et mon père français. Lorsque j'étais adolescente, il y avait de gros problèmes d'immigration à cause de la guerre, de la famine, du réchauffement climatique... Bref, beaucoup d'étrangers allaient se réfugier le plus souvent en Europe, donc dans l'ancienne Allemagne, en France, au Royaume-Uni... ce qui entraînait la montée de la xénophobie. Il fallait soi-disant « fermer les frontières ou encore laisser mourir les étrangers dans leur pays... ». J'exagère un peu, mais qu'un tout petit peu... D'autant plus qu'un Syrien par exemple, qui venait en France comme exilé politique, avait énormément de mal à obtenir des papiers. »

Heureusement Milena avait une ancienne carte du monde sinon je ne m'y serais pas retrouvée.

« Mais Mila, les « papiers » dont tu parles, c'est quoi exactement ?

– Ces « papiers » comme tu dis, c'étaient le Passeport, la Carte d'Identité Nationale qui justifiaient de ton identité et de ta nationalité. Pour voyager, tu avais besoin de ces papiers, excepté dans l'Union européenne où les frontières avaient déjà été abolies.

– Mais comment savait-on à quel pays on appartenait ?

– Pour faire simple, cela dépendait du pays dans lequel tu étais né bien que ce fût parfois beaucoup plus complexe. Par exemple, moi j'étais française. Enfin, tout ça pour te dire que les migrants n'étaient pas vraiment les bienvenus et pour changer de nationalité, c'était très compliqué.

En 2048, il y a eu une manifestation de migrants habituelle à Paris. Un dessinateur engagé a fait une caricature qui dénonçait les problèmes d'immigrations, et ce dessin a vite fait le tour de la presse française. Plusieurs milliers de personnes se sont alors ajoutées à cette manifestation, et ceux qui étaient loin de Paris se regroupèrent dans leur ville pour soutenir les migrants. C'était incroyable. Petit à petit, dans le monde entier, des grandes villes aux petits villages, des millions de gens manifestaient, le monde s'était enfin réveillé ! On pouvait lire sur les banderoles : « Je ne suis ni d'Athènes, ni de Corinthe, je suis citoyen du monde », une phrase de Socrate. Les



gens en avaient assez d'être rattachés à un seul pays et grâce à ce dessin et à cette phrase, la révolution mondiale s'est enclenchée. Mais pourquoi s'ajoutaient-ils ? Quel était l'intérêt d'abolir les frontières ? Parce que les manifestants étaient jeunes et qu'ils croyaient en un monde meilleur ? Ces questions, beaucoup se les posaient. Moi, tu t'en doutes, je suis restée plusieurs jours dans les rues de Paris pour soutenir les migrants. Voir autant de solidarité dans un groupe, une tension extrême où tout le monde faisait de son mieux pour ne pas craquer... On pouvait sentir la sueur parcourir le front et le dos de chacun mais pas la sueur d'après un effort non, la sueur de la peur, de la fatigue, de l'incertitude.

Non, je peux te le dire, je ne manifestais pas parce que j'étais jeune et parce que je croyais à un monde meilleur. Je le faisais parce que tous les jours des femmes, des hommes, des enfants périssaient noyés pour avoir vainement essayé de rejoindre un autre pays que le leur par bateau, de façon très dangereuse. Dans la rue, que les manifestants soient migrants ou pas, ils étaient toujours présents, et aucune personne ne rentrait chez soi pour dormir bien au chaud. Il fallait être dehors à tout prix. Évidemment, des contre-manifestations étaient organisées par des opposants xénophobes et encore nationalistes, et certains allaient même jusqu'à nous lancer des pavés ou des petites bombes de gaz toxique. La violence courait les rues. Mais les citoyens du monde ont gagné, nous étions les plus nombreux sur la Terre mais aussi les plus déterminés.

Ainsi, je pense que nous pouvons dire que 2048 est une très belle date pour le monde. Date symbole, puisque 1848, c'est l'abolition de l'esclavage, donc 200 ans après, les citoyens sont devenus citoyens du monde.

Alors forcément, il a fallu du temps, mais une première mesure a été prise quelques mois après. Une application sur les téléphones permettait chaque matin de choisir sa nationalité, puis les papiers du jour étaient livrés chez soi par petits robots. Mais le peuple s'est vite rendu compte que cela ne servait pas à grand-chose, ainsi toutes les frontières ont été abolies en 2068. Aujourd'hui encore, certains veulent revenir au temps d'avant la révolution mais heureusement pour nous, ils sont très peu. Peut-être que tu te demandes pourquoi je te raconte cette histoire et l'importance qu'elle occupe, mais garde-la dans un coin de ta tête et tu comprendras mieux ton présent prochain. »

Printemps 2099

Milena n'est plus là, mais elle reste présente en moi et j'entends encore sa voix qui me raconte cette révolution. Je comprends enfin pourquoi ma « petite lumière » tenait tant à me transmettre ces événements afin qu'un jour moi aussi je les transmette à mes enfants, à mes petits-enfants, à mes arrière-petits-enfants...

Effectivement, aujourd'hui nous ne sommes ni d'Athènes, ni de Corinthe, mais nous sommes Citoyens du Monde.

## CONCOURS EN LANGUE ARABE



أنا لست من أثينا ولا من كورنتس، أنا مواطن العالم

« Je ne suis ni d'Athènes ni de Corinthe,  
je suis citoyen du monde »

Socrate

## 1<sup>er</sup> prix

**Abou Akl Ahmad**

Classe de 2<sup>nd</sup>e

Lycée français Mlf d'Al Khobar (Arabie Saoudite)

### وطني بلا حدود

لکم تأثرت ممّا يواجه العالم من صعوباتٍ ومآسٍ، وممّا يدور من حولنا من أحداثٍ ومعضلات ، وممّا  
تُعانيه بعضُ البلدان من الحروب وإجرام الإرهابيين ، وسلب حقوق الإنسان ، وانتشار الفقر والمجاعة، وممّا  
يُهدّد جميع سكّان العالم من مشاكل كالاكتياس الحراريّ والتلوث البيئيّ ، لذلك كنت أقولُ دائمًا لرفاقي : "أسأهم  
في إيجاد حلولٍ لهذه المشاكل لجعل العالم مكاناً أفضل يسوده السلامُ والإخاء، الطمأنينة والمساواة ، يعيش  
مترابطاً اقتصادياً وتكنولوجياً وبيئياً وأمنياً ، فيغدو مقرأً أفضل للعيش لنا اليوم، ومستقبلاً للأجيال المتعاقبة " ،  
لكنّ رفاقي كانوا يُجيبونني فوراً : " إنّ المواطنة العالميّة لن تراها إلّا في مسرح خيالك".

وحدثت أنّني ربحت مبلغاً محترمًا من المال في إحدى جوائز " اللوتو " ، فقرّرت أنا وصديقي "سامي" أن  
أقوم بجولةٍ حول العالم لأرى عن كثبٍ ما يصارعه من مآزق وأزمات كبيرة، ولأتعرف على أساليب العيش  
المتعدّدة والأنظمة السياسيّة التي لم تستطع حلّ القضايا الإنسانيّة والبيئيّة والاقتصاديّة.

كانت وجهتنا الأولى حيث " الفصل العاصف " ، وحيث ينتاب تاريخ تلك البلدان صراع بين عظمة علماتها  
وأديانها وفتناتها القدامى ، وبين انحطاط قلوبها الدامية حاليّاً بسبب الصراعات الأهليّة المُدمّرة " . وبعد أن  
تنقلنا من بلدٍ إلى آخر ، ودوّنا ما يحصل هنالك بالتفاصيل، فقرّرتنا بالحلول التي يُمكن إنجازها واضعين نصب أعيننا  
الوصول إلى الخير والاستقرار والتطوّر من خلال دمج سياسات العالم بنظامٍ ديمقراطيّ عادلٍ ليشعر كلّ فرد بأنّه  
ينتمي إلى العالم بأسره.

وعلى متن الطائرة التي كانت تنقلنا إلى المواطن التي يُعتبر الفقر والجوع والاضطرابات فيها من العوائق  
الأساسيّة في وجه الإتماء الفكريّ والاقتصاديّ ، قال لي "سامي" : " يا أحمد ، بم تشعر بعد هذه الجولة؟ أوجدت  
الأمل الذي تبحث عنه؟

- يا عزيزي ، لقد توجّعت من الصراعات الاجتماعيّة ، والأزمات السياسيّة والإنسانيّة في تلك البلدان التي زرتها.

- أنا أنشأطرك الرأى والعاطفة ، فكلما حدثت شخصاً تعرّقت على مشكلةٍ جديدةٍ أو حادثهٍ مؤلمةٍ يُحاول جاهداً |التعايش معها وهو يعضن على جراحه.
- إتي رأيت بأّم العين من لا يستطيع الحصول على حقوقه، ومن لا يفكر إلا بتأمين الأمن ولقمة العيش لعائلته. وعندما سألت البعض عن طموحاتهم لجعل العالم مُوخذاً يعيش فيه جميع النَّاس مُتمتّعين بنفس الحقوق والواجبات ردوا عليّ هازنين: " كيف السبيل إلى المواطنة العالمية ونحن نفتقد المواطنة المحليّة ؟ "
- إنّ ما تحتاجه شعوبهم اليوم هو التّصنّب للقيم الإنسانيّة ، فعندئذ يصيرون أكثر اعتدالاً وتسامحاً .
- أنت مُحقّق . أنظرُ إلى الحروب المستعرة فيها ، وإلى عدم التّفاهم في ما بين أبنائها ، وإلى خلاقات وصراعات بعضها مع الكيان الغريب عنها ، وإلى الأزمات الاقتصاديّة والسياسيّة والأمنيّة والبيئيّة فيها. يرأى إنّ الغولمة تقضي على كلّ هذه التّحدّيات التي تجابهها.
- وقبما نحن نتحدّث، إذ بصوتٍ تاعمٍ يستولي على الطائفة ليخبرنا أنّنا على وشك الهبوط في أرضٍ حضنت ظهور البشرية على كوكبنا .
- وأثناء جولاتنا فيها أدركنا أنّ أنظمتها السياسيّة هي التي تجعل شعوبها ضعيفة ، مُعانية من الفقر وعد الاستقرار الأمّتيّ . ولما قابلنا أحد وجهاء القبائل قلت له : " لماذا لا تتحدّون مع بعضكم لتقرضوا سلميّاً نظاماً جديداً يفتح عليكم أبواب العالمية ويؤهلكم لتصبحوا أفراداً ناشطين في العالم ، متتّعين بالحقوق الإنسانيّة؟ فأجابني: "هيهات أن نتطلّع إلى هذا الأمر ونحن نفتقد الحياة الكريمة".
- إلا تعلم أنّ المواطنة العالميّة هي المشاركة والمساعدة والعطاء للإنسانيّة ، هي التّعايش والاختلاط بشعوب العالم ، هي عابرة للحدود الجغرافيّة والسياسيّة ، هي مؤمنة بوحدة الحياة الكريمة على كوكب الأرض؟
- هنا يكمن خطأ كلّ بلد يأتيه لا ينظر إلى خارج حدوده لأتّه يكاد يعرق في خصم الظلم الاجتماعيّ.
- سيأتي زمن قريب تصبحون فيه مواطنين عالميين ، فحينئذٍ تهدمون جميع الحواجز والعوائق التي تعترض طموحاتكم البتّاءة.

وما إن وصلنا أنا و"سامي" إلى متطقة في " الأرض الجديدة " كما كانت تسمى حتى أطلعنا على الخوف الذي يسيطر على سكانها المحرومين من حرية التعبير والإفصاح عن رغباتهم وآمالهم ، واستنتجنا أن غياب النظام الديمقراطي فيها أدى إلى تفوقها .

وحيثما غادرتها كانت وجهتنا الأخيرة بلداناً متطورة ينعم فيها الناس بحقوقهم . فاتحادهم حقق لهم التقدم بفضل القوانين العادلة والهادفة إلى حماية حقوق الإنسان، والحفاظ على البيئة، ودعم الاقتصاد فيها.

فهناك تأكدت أن هذه البلدان تشق طريق العولمة فتقدم المساعدات إلى الدول المتكوية والفقيرة، وتدعمها اقتصادياً ومالياً ، وتعمل بجهد لحل النزاعات والحروب الأهلية المستعرة في أية بقعة في العالم .

بعد كل هذه الأسفار المهمة عدت أنا وصديقي إلى نقطة الانطلاق حيث تعين مع عائلتي ، فاتصرفت إلى إتمام كتابي " وطني بلا حدود "، وعرضت فيه المشاكل التي تعيق دول العالم عن العولمة ، واقترحتها لها حلولاً ليشعر كل إنسان ، أو جماعة، أو شركة، أو مؤسسة بالمسؤولية على الحفاظ على العالم أجمع وعلى كوكبنا. وقد دعمني أهلي وأصدقائي في تحقيق أهدافي ، ولكن وزارة الإعلام أصدرت أمراً بتوقيف كتابي وعدم بيعه في المكتبات ، بحجة أنه ينتقد بعض سياسات دول العالم ، وقد يحدث بأفكاره "بليلة" بين مواطني هذه الدول ، ثم تم استدعائي إلى الوزارة بهدف أخذ تعهد علي بعدم طبعته مرة أخرى . وهناك حاولت أن أقنع أحد المسؤولين بالتراجع عن هذا القرار المحجف بحقي شارحاً له أن كتابي يبين حاجتنا إلى المواطنة العالمية بعد ممارسة المواطنة الصالحة في أوطاننا ، ويحترم حقوق الإنسان ، ويحمل معاني السلام والإخاء والعدالة والعلم واحترام الآخر، ويوضح أن الإنسان يستطيع التفاعل على مستوى عالمي مع أي شخص مهما اختلفت ثقافته وموطنه شرط أن يمتن مهارات المشاركة المدنية والفعالية السياسية ، التعاطف الثقافي واحترام التنوع ، القدرة على التوفيق بين الصراعات والتوصل إلى توافق في الآراء من خلال وسائل سلمية ، بما في ذلك المناقشات والمفاوضات والمداوات. وبعد أن استمع إلي، طلب مني مراجعته بعد أن يعيد مجلس الإدارة النظر في قراره بشأن كتابي .

لم يمض أسبوع إلا وعاد الفرح يراقص قلبي ، وشرعت أفكارني تزهري في الإعلام ، ورحت أظهر في العديد من المقابلات التلفزيونية بهدف تحقيق ما أصبو إليه.

وفي تلك المقابلات كان همي يدر حيوب المواطنة العالمية ، وزيادة عدد المؤسسات الدولية التي تعنى بحل المشاكل التي تؤثر على جميع سكان الكرة الأرضية كالاكتباس الحراري، والتلوث البيئي، والتهديدات الإرهابية ، وعلى سب الفجوات بين الدول النامية والدول الفقيرة. وقد احتضنت هذه الحيوب أرض خصبة تشجع من خلال مؤسساتها وجمعياتها على تحقيق الانتماء للعالم ، وتزهت منظمة الأمم المتحدة بجهودي لأنها مهتمة بهذا الموضوع .

وهكذا وصل صوتي إلى العالم فأجرى عدد من القادة السياسيين بعض التغييرات الإيجابية في قوايتهم،

ويدأوا يشق الهوية العالمية ، ولاقى كتابي رواجاً في الأسواق العالمية.

وقيل أن تلفظ عدة حدود جغرافية بين الدول أنفاسها الأخيرة فاجأني " سامي " يعقد إيجار ، بعد أن

جمع مبالغ من مستيرعين سكنت الرحمة في قلوبهم ، ودعوة لافتتاح منظمة خيرية عالمية ، ثم طلب مني أن

أختار شعراً لهذه المنظمة فاخترت " رسم الكرة الأرضية " وقوقه الكلام المأثور للفيلسوف سقراط : " أنا لست

من أثينا، ولا من كورنت، أنا مواطن من العالم " .